

équilibre

Volume 2

Numéro 2

Été/Automne 2007

Travailler au bien commun



ACTES DE COLLOQUE

Dans ce numéro

Guy Bourgeault, Éric Volant, Frédéric Lesemann, Ariane Émond

Présentation du numéro

La crise des valeurs que traverse l'Occident constitue un défi pour le moral des citoyens de nos sociétés. En effet, depuis quelques décennies les repères familiaux les plus fondamentaux ont été remis en question sans être remplacés, entraînant un état de désarroi : la place importante qu'occupent la dépression et l'anxiété en témoigne. Il semble bien que l'excès d'individualisme y soit pour beaucoup. Nous aurions perdu de vue l'horizon du bien commun, indispensable pour que chacun puisse contribuer, à sa manière, à la communauté.

Il faut toutefois reconnaître que l'individualisme a été un important facteur d'émancipation. Cependant, il tend aujourd'hui à briser les liens qui unissent le sujet à autrui. En effet, une des dérives de l'individualisme est de considérer les personnes comme des objets –de consommation, d'expertise, etc.– alors que le sujet cherche plutôt à se poser dans le monde, à trouver un sens à son existence. Pour se construire, ce dernier doit se lier à l'autre et, en ce sens, il ne peut émerger que dans l'engagement qui appelle le dépassement de soi et invite à travailler au bien commun.

MAIS EN CES TEMPS DE MOROSITÉ, QU'EST-CE QUI MOTIVE ENCORE L'ENGAGEMENT ET LA SOLIDARITÉ?

Ce numéro propose de partager ce qui nourrit le feu, la flamme, la motivation, de ceux et celles qui portent des projets d'entraide et de construction du monde. L'engagement ne semble-t-il pas favoriser une bonne santé mentale, puisque par lui, chacun peut trouver la cohérence entre sa vie intérieure et sa vie en société?

Équilibre · volume 2 · numéro 2 · Été/Automne 2007
Travailler au bien commun

Table des matières

Suggestions de lecture

6	Le bien commun – Éloge de la solidarité
13	Éloge de l'incertitude
18	La maison de l'éthique
22	Le bénévolat. Entre le coeur et la raison
27	Détresse psychologique en situation de crise
30	Ce qui circule entre nous : Donner, recevoir, rendre
33	Le langage du don
34	Au coeur de l'ACSM – Filiale de Montréal
36	Devenez membre de l'Association
37	Commandez vos publications de l'Association
38	À l'intention des auteurs / Prochain numéro

Mission

L'ACSM-Montréal est un organisme sans but lucratif dont la mission est la promotion et la prévention en santé mentale.

Présidente

Louise Blanchette

Directeur général

Jacques Duval

Membership

En devenant membre, vous recevrez Équilibre gratuitement. En outre, vous pourrez participer aux différentes activités de l'Association telles que soupers-causeries, colloques, conférences, formations, assemblées générales. Pour ce faire, faites parvenir un chèque au montant de :

- entreprise à but lucratif : 50 \$
- organisme public : 40 \$
- ressource communautaire : 35 \$
- personne rémunérée : 35 \$
- personne à faible revenu : 20 \$

À l'ordre de :

ACSM-Montréal
847, rue Chérier, bureau 201
Montréal (Québec) H2L 1H6

Tél. : (514) 521-4993

Télex : (514) 521-3270

Courriel : acsmtl@cooptel.qc.ca

Site Internet : www.acsmtmontreal.qc.ca

Équilibre

Cette publication est le journal officiel de l'ACSM-Montréal. Il est un outil privilégié de communication et d'information entre les partenaires du secteur de la santé mentale. Il favorise l'échange d'idées afin de promouvoir la santé mentale et l'acceptation pleine et entière des personnes ayant des problèmes de santé mentale.

Les articles n'engagent que les auteurs et ne reflètent pas nécessairement la position officielle de l'ACSM-Montréal, à moins que ce ne soit indiqué. Toute reproduction est permise en mentionnant la source complète. Afin de faciliter la lecture, le masculin est utilisé à titre épicène.

Éditeur

Association canadienne pour la santé mentale, Filiale de Montréal

Coordonnatrice de l'édition

Cathy Bazinet

Comité éditorial

Cathy Bazinet
Louise Blanchette
Lucie Biron
Karen Hetherington
Gilbert Renaud
Michel Perreault
Jacques Meloche, président

Direction artistique

Jonathan Rehel
Cathy Bazinet

Graphisme

Jonathan Rehel

Impression

Imprimerie GG inc.

Dépôt légal – 3^e trimestre 2007

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISSN 1718-1445

Un organisme appuyé par



Centraide
du Grand Montréal

Travailler au bien commun

Actes de colloque

3 MAI 2007

04



L'ENGAGEMENT : entre la crainte et l'audace

Guy Bourgeault

Dans toutes les dimensions ou sphères de la vie individuelle et collective comme dans tous les champs d'intervention, compte tenu de la complexité des situations, des conditions (notamment de vie et de santé), des actions et des interventions (les nôtres aussi bien que celles des autres), compte tenu des incertitudes qui s'ensuivent et des contradictions de ce qui résultera inéluctablement de nos actions, l'engagement dans la recherche et au service du bien commun est-il simplement possible?

14



Notre destin de partager et d'aménager un espace avec les êtres et les choses

Éric Volant

Quelle est notre « habitabilité » en tant que sujet intervenant, c'est-à-dire notre capacité de partager avec d'autres l'espace commun en tant que champ symbolique? Quels sont nos lieux de mémoire (personnelle et collective), nos réseaux d'appartenance (sociale et culturelle), notre capacité d'ouverture à l'altérité ou de réceptivité à l'égard de la différence, quel est notre degré de malléabilité sans altération de notre identité?

20



Le « diamant » du Bien commun : Une réflexion socio-politique

Frédéric Lesemann

Une réflexion sur la croissance des inégalités sociales et de la pauvreté, sur « l'épuisement » du modèle d'intervention traditionnel des États providence, sur la valorisation de la « société civile » comme acteur de la prise en charge du social et surtout comme espace de participation démocratique, sur l'économie sociale et sur le statut d'une « sphère publique non étatique ».

28



Le doux plaisir d'agir ensemble

Ariane Émond

Beaucoup d'entre nous, jeunes et plus vieux, mettons beaucoup de temps – et le meilleur de nous-mêmes – à participer à différentes actions, batailles ou aventures de la société civile. Nous ne parlons pas assez de la joie réelle que nous avons à le faire, ni du plaisir à défendre avec passion les enjeux sociaux et de la fierté à transmettre des valeurs qui fondent notre engagement. Une société informée, agissante, passionnée par l'avenir de sa collectivité n'est-elle pas le moteur d'une démocratie bien portante? Et, par ricochet, de citoyens mieux dans leur peau?



L'ENGAGEMENT : entre la crainte et l'audace

Guy Bourgeault

Professeur titulaire

*Faculté des sciences de l'éducation
de Université de Montréal*

C'est avec un mélange de crainte et d'audace que je m'adresse à vous pour parler et discuter d'engagement. Crainte : crainte et tremblement, comme dans le titre d'un beau livre de Sören Kierkegaard. Car vous êtes bien plus engagés, dans le champ de la santé mentale et ailleurs, que je ne le suis. Et malgré tout audace. Paradoxalement, c'est mon admiration de ces engagements qui sont les vôtres et des actions le plus souvent discrètes qu'ils suscitent, qui m'a donné l'audace de prendre la parole, puis la plume (à vrai dire, le clavier de mon ordinateur) pour que nous tentions de mettre des mots sur ce que vous vivez plus que moi.

Une question

Une question me taraude depuis quelques années. À la source de mes propos, elle leur donnera tout au long de ce texte, plus qu'une orientation; une couleur. Cette question peut se formuler comme suit : dans toutes les dimensions ou sphères de la vie individuelle et collective comme dans tous les champs d'intervention, compte tenu de la complexité des situations, des conditions (notamment de vie et de santé), des actions et des interventions (les nôtres aussi bien que celles des autres), compte tenu des incertitudes qui s'ensuivent et des contradictions de ce qui résultera inéluctablement de nos actions, **l'engagement dans la recherche et au service du bien commun est-il simplement possible?**

Cette question n'est pas sans lien avec l'invitation faite, l'an dernier, par Lucie Biron, à nous donner des lieux de soutien et réflexion où nous pourrions nommer nos engagements et en expliciter les visées et les valeurs.¹

J'ai regroupé mes propos sur l'engagement autour de quelques sous-thèmes :

- 1 la crainte et l'audace de s'engager, et d'en parler;
- 2 les exigences de l'engagement dans l'action – dans la perspective de Hannah Arendt;
- 3 par-delà les besoins et les désirs, le projet et l'action solidaire;
- 4 l'incertitude, la contradiction, l'inachèvement – à accepter, à apprivoiser. Les quelques schémas insérés dans ces propos offrent simplement quelques mots pour aider peut-être à nommer nos engagements, comme Lucie Biron nous invitait à le faire, pour pouvoir en expliciter les visées et les valeurs.

De la vocation et de la mission à l'engagement : Mais pour qui est-ce que je me prends ?

On a longtemps placé sous le signe de la vocation (de l'appel) et de la mission (de l'envoi) des engagements – engagements pris et ensuite tenus, qui ont duré parfois toute une vie – dans l'enseignement, dans le soin des malades, dans l'intervention sociale, dans l'action commu-

nautaire/politique, etc. Dans des actions, en somme, qui engagent la personne et la transforment, et changent aussi le monde. L'audace requise pour prendre et espérer pouvoir tenir de tels engagements, pour oser vouloir changer le monde et croire que cela est possible, ne fait jamais

taire la crainte, visant trop haut, de n'être pas à la hauteur.

Les grands récits, les grands mythes de la Bible des Juifs et des Chrétiens font souvent état de cette tension entre la crainte et l'audace dans l'engagement : toutes les grandes figures, tous les héros des mythes de la tradition

Suggestion *de lecture*

Le bien
commun

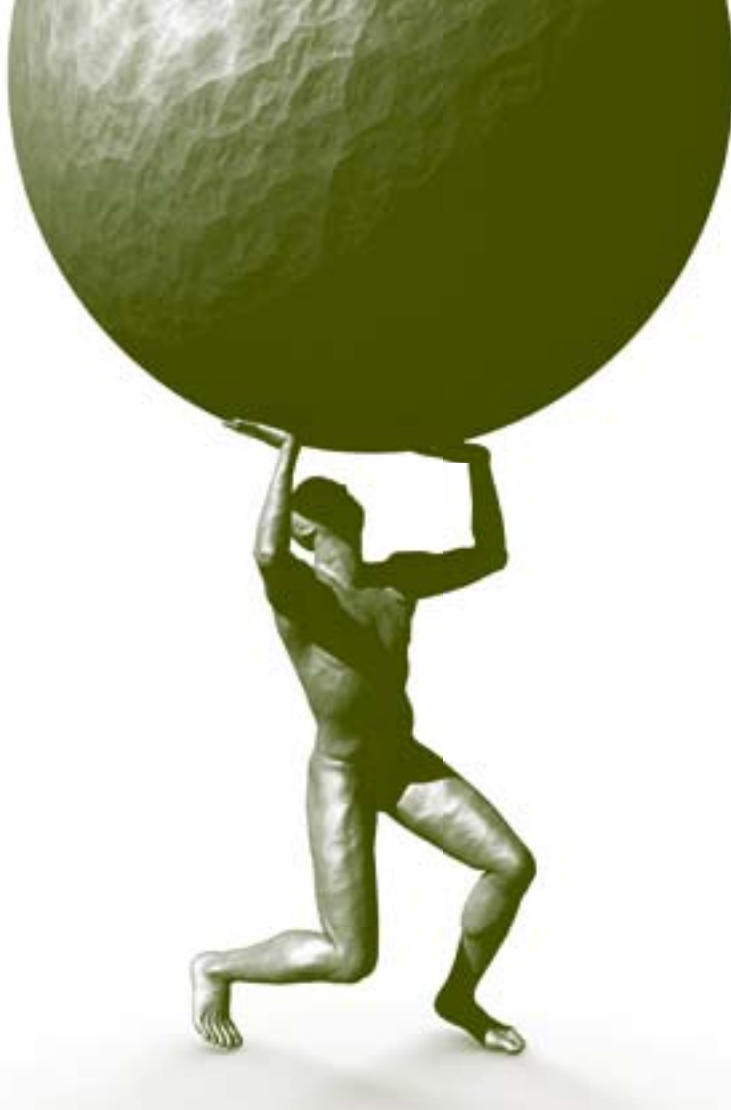
Éloge
de la solidarité



Le bien commun – Éloge de la solidarité

Ricardo Petrella
Éditions Labor, 1996

L'ensemble des pays du monde est confronté à la nécessité de la construction d'une « bonne » société à l'échelle du globe. Le rendez-vous est désormais pris avec la solidarité mondiale et non plus nationale ou continentale. Tel est le défi de la citoyenneté aujourd'hui. Ce défi peut être relevé. Comment? En ne cherchant pas à être le gagnant, ou à s'en sortir tout seul, selon un itinéraire individuel de réussite, au niveau de son groupe social, de sa « communauté », à l'échelle d'un pays, voire d'un continent comme l'Europe. À cette fin l'auteur préconise d'abandonner le système des valeurs imposé par l'économie de marché mondialisée, libéralisée, déréglementée et privatisée.



juive, puis chrétienne passent par là. Lorsque Abraham est appelé (vocation/appel) à donner naissance à un peuple nouveau (mission), il résiste et, se désistant, n'ose même pas en entrevoir la possibilité : comment cela serait-il possible, compte tenu de l'âge avancé de son épouse? rétorque-t-il en s'esclaffant. Quand il est demandé à Moïse de faire sortir son peuple d'Égypte pour le conduire vers une terre où couleraient le lait et le miel, il se dérobe, s'en jugeant incapable et n'ayant pas l'audace de relever un tel défi. Plus tard, les grands prophètes, Jérémie notamment –ou serait-ce Isaïe?– qui dit bégayer, s'estimeront à leur tour inaptes à accomplir la mission de ramener Israël dans le droit chemin. Dans le récit postérieur des trois tentations de Jésus au désert, puis dans celui de son agonie, ressurgit la même crainte et le même désir de se défilier devant la proposition d'une

impossible mission. Dans ces récits et dans bien d'autres, tous les appels, toutes les vocations suscitent crainte et tremblement, et tentative de fuite. À cause de la démesure de la mission non pas proposée, mais confiée, imposée.

Mais il s'agit là de réalités qui sont bien loin de nous, d'un autre temps. Pas si lointain, quand même : dans les écoles de mon enfance et dans les collèges de mon adolescence (de 1939 à 1950), l'enseignement n'était pas un travail, encore moins une profession, mais bien une vocation. Et le mandat, la mission confiée plutôt, n'avait rien à voir, ou si peu, avec une compétence qu'on aurait pu acquérir dans des écoles spécialisées (Écoles normales) ou dans les universités : quand j'ai commencé ma carrière d'enseignant, en 1958, je n'avais pour toute formation pédagogique que 30 heures de cours en psychologie de l'enfant et de l'adolescent, et 30 autres

Dans ces récits et dans bien d'autres, tous les appels, toutes les vocations suscitent crainte et tremblement, et tentative de fuite. À cause de la démesure de la mission non pas proposée, mais confiée, imposée.

en histoire de la pédagogie. Et on m'a confié la direction d'un atelier d'art dramatique alors que je n'étais jamais encore monté sur les planches et que je n'avais non plus, cela va de soi, aucune expérience de mise en scène. J'ai eu peur, je l'avoue. Mais je me prends pour qui? Je joue à quoi?

Nous demeurons toujours dans le passé et il s'agit là de souvenirs d'un vieux, sinon encore d'un vieillard. Soit. Alors que dire des formulations –assez sermonneuses, merci,– comme : l'école est aujourd'hui appelée à assurer la réussite pour tous, ou à former des citoyens conscients et engagés...; les médecins sont aujourd'hui appelés à... Nous sommes, il est vrai, à l'ère des appels incessants de portables ou des cellulaires; nous sommes tous et toujours appelés. Et à des missions qui sont définies dans des énoncés de politique : missions des écoles, des centres hospitaliers, des services d'intervention auprès des enfants, des jeunes, des personnes qu'on n'ose plus dire âgées et qu'on appelle plutôt les aînés, des toxicomanes, des SDF ou itinérants... Missions toujours impossibles et dont le simple énoncé, sans y renvoyer toujours explicitement, suppose et exige

un engagement audacieux des «appelés» malgré l'insuffisance et l'inadéquation des moyens.

Dans les écoles de mon enfance et dans les collèges de mon adolescence, la vocation des enseignants devait lever tous les obstacles et toutes les difficultés, ou du moins aider de façon efficace, voire infaillible, à les surmonter. Car venait, avec la mission donnée, la grâce d'état conférant ce qu'on appellerait aujourd'hui la compétence requise : science et puissance d'origine divine et, partant, pleinement efficaces. Une astucieuse théologie de la «grâce efficace» articulait de façon tout à fait étonnante l'obéissance à l'appel ou à l'ordre donné, et la grâce l'accompagnant, avec la liberté de l'acteur et l'efficacité, mais «par la grâce seule», de son action néanmoins requise! Ce qui n'allait pas sans ambiguïtés ni dérapages. J'ai connu, cas extrême peut-être, un professeur de mathématiques qui passa avec nous plus de temps à tenter de nourrir la ferveur de notre récalcitrante dévotion au cœur sacré de Jésus qu'à nous faire entrer dans l'intelligence des lois et des théorèmes que nous devions maîtriser pour aller plus loin. Il y eut assurément là abus de pouvoir et détournements. Cela est-il vrai-

ment révolu? Pas vraiment, si l'on en juge par le recours, aujourd'hui encore, à de jeunes enseignants inexpérimentés pour l'enseignement dans les groupes-classes les plus difficiles...

Les enseignants d'aujourd'hui –et il en va de même pour les médecins, pour les travailleuses et travailleurs sociaux, pour les infirmières et infirmiers, etc.; si je privilégie ici les professionnels de l'enseignement, c'est simplement parce que je m'y connais un peu plus, en faisant partie– ont comme ceux et celles d'hier et d'avant-hier l'audace de s'engager dans une action exigeante; ils le font avec crainte, sachant qu'ils ne peuvent compter sur l'efficacité de la grâce divine ni sur l'aide promise qui est pourtant annoncée. D'où leur vient, d'où nous vient donc cette audace qui semble tourner à la témérité? Dans un monde sécularisé (malgré la permanence ou la récurrence des adhésions religieuses), sommes «convoqués» (Emmanuel Lévinas parlera de convocation plutôt que vocation), non pas par quelque D/ dieu, mais par les autres qui sont avec nous et avec lesquels nous sommes et nous sentons solidaires, à... Je reviendrai plus loin sur ce thème de la solidarité.

Le travail, l'œuvre, l'action : les exigences de l'engagement dans l'action

Discutant des activités humaines, Hannah Arendt distinguait, il y a cinquante ans, le travail (*labor*), l'œuvre (*work*), l'action (*action*).² Reprenant assez librement les catégories proposées, je rappellerai d'abord que d'importants changements idéologiques, sociaux et culturels ont modifié au fil des siècles la place faite aux activités humaines dans la vie des individus et des collectivités³, ainsi que le rapport entretenu avec elles.

Au début du 20^e siècle, le taylorisme, un mode d'organisation dite scientifique du travail, enlève aux anciens artistes et artisans, aux gens de métier, la maîtrise de l'ouvrage ou de leurs façons de faire en même temps que de l'œuvre réalisée; ils deviennent pour la plupart des travailleurs soumis aux ordres et aux instructions, non plus du maître à ses esclaves, mais des modes d'emploi imposés par des machines,

des outils technologiques sophistiqués et par là plus exigeants, asservissants. Puis les pratiques d'action, pratiques d'enseignement par exemple –qu'Athènes plaçait jadis sous le signe de la *paideia*, à la fois éducation et civilisation– et d'action politique, ont été à leur tour placées elles aussi, et sont le plus souvent vécues aujourd'hui, avec toutes les pratiques d'intervention sociale, sous le signe du *travail*.

Hannah Arendt, en effet, propose de distinguer trois ordres ou niveaux des activités humaines – je préfère dire pour ma part : trois registres, sur lesquels elles peuvent être pratiquées, – ce que donne à voir le schéma suivant.

TRAVAIL, ŒUVRE (MÉTIER) ET ACTION	
selon Hannah Arendt	
Travail	
exécution des ordres pour la subsistance/consommation	<i>Homo laborans</i>
Œuvre	
autonomie – créativité survit à son auteur	<i>Homo faber</i>
Action	
Engagement dans la (re)construction de la cité	<i>Homo politicus</i>

Le *travail*, placé sous le signe de l'obéissance aux ordres donnés et de la conformité aux directives dans l'exécution des tâches assignées, vise la subsistance; il faut bien « gagner sa vie », comme on dit. Dans la conscience du travailleur, compte souvent moins le travail lui-même dans lequel il ne s'investit pas ou guère, n'y trouvant pas plaisir et s'y livrant pour le salaire. L'œuvre, elle, fait appel à la créativité de l'artisan ou de l'artiste, de la personne qui maîtrise les savoir-faire de son métier et sait en jouer; l'œuvre témoigne de l'art de son auteur même lorsque celui-ci ne sera plus (et il n'est pas rare que l'œuvre soit alors plus appréciée). L'action, toujours collective même si elle requiert l'initiative individuelle et l'engagement personnel résolu, exige de l'acteur qu'il participe à quelque chose qui déborde l'empan de sa vie dans le temps et dans l'espace; la cité est son lieu en même temps que son terreau et son but, sa réalisation toujours à reprendre, son impossible achèvement. En d'autres mots, l'action participe à l'incessante (re)construction de la cité. Le BIEN COMMUN est la visée de l'engagement de l'acteur et l'action à laquelle il prend part.

Homo laborans, Homo faber, Homo politicus : trois statuts et, pas seulement dans l'antique Athènes, trois classes sociales. Mais aussi trois dimensions de l'activité s'exerçant ou pouvant s'exercer sur trois registres. Un large éventail est par là ouvert, qui va de la nécessité à la liberté, de la sujétion à l'expression de soi et à l'engagement solidaire.

Les activités humaines – y compris l'enseignement, l'intervention sociale, l'action politique – s'inscrivent aujourd'hui le plus souvent, dans les discours même des acteurs et peut-être dans leur conscience, dans les deux premiers registres évoqués; rarement, presque jamais dans le troisième. Pourtant, j'en connais et vous en connaissez, bon nombre d'enseignants et d'intervenants sociaux qui sont engagés dans une action de transformation des personnes et de la société. Pourquoi n'osent-ils pas le reconnaître et, plus encore, le dire? Tabou? Je crois que le silence, avec la peur que peut-être il signifie, tient à la tension évoquée, face à la mission impossible, entre la crainte et l'audace : pour qui est-ce que je me prends? Je ne suis ni ne serai jamais à la hauteur. Certains analystes ont parlé déjà du sentiment d'imposture.

Le BIEN COMMUN est la visée de l'engagement de l'acteur et l'action à laquelle il prend part.

Besoins, désirs, projet(s): engagement et solidarité

Éminemment personnel, l'engagement n'est jamais solitaire; il inclut en quelque sorte une exigence de solidarité. Pour l'efficacité de l'action. Aussi pour le soutien des acteurs qui, compte tenu de la démesure de ce qu'on entend faire et de l'inadéquation conséquente des moyens, ont besoin de partager avec d'autres ce qui fonde, nourrit et justifie leurs engagements, et je renverrai

de nouveau à l'invitation de Lucie Biron rappelée plus haut.⁴

Hannah Arendt associait le *travail* au besoin (à la nécessité, à la subsistance); l'*œuvre*, à la libre créativité de l'artiste et de l'artisan, qui renvoie elle-même à ses désirs et à ses rêves; l'*action*, à ce qu'on pourrait appeler un projet porteur qui lui donne son orientation essentielle et qui la nourrit. À la trilogie

travail – œuvre – action, j'accrole donc celle des besoins, des désirs et des rêves, du projet qui est toujours de quelque façon pluriel; projets. La consommation, vers quoi est orienté le travail, considère l'homme – la personne humaine – comme un être de besoins; l'œuvre, comme être de désirs. L'action fait appel au sujet et au projet, dans la solidarité.

BESOINS – DÉSIRS – PROJET(S)	
le travail et la consommation	H, être de besoins <i>l'h satisfait</i>
l'œuvre et la créativité de son auteur comblés	H, être de désirs qui ne seront jamais <i>l'h de rêve</i>
l'action et l'engagement dans la (re)construction de la cité	H, être de projets <i>qui ne seront jamais pleinement réalisés...</i>

Dans les politiques et dans les interventions sociales, y compris les politiques et les interventions éducatives, les personnes sont le plus souvent considérées en fonction des besoins à satisfaire. On n'y prend guère en considération les désirs, les rêves, les projets; souvent pas du tout. Malgré tous les discours sur l'autonomie et les appels à la responsabilité, on n'y prend pas acte, ou guère, de la capacité des sujets-agents à prendre en charge leur vie. Mais ça n'est pas vraiment cela que je veux mettre ici en lumière. Je veux plutôt reprendre les mots du tableau ci-dessus, en tenant compte des rapports entre les réalités

désignées par eux qu'il suggère, pour discuter de l'engagement et des solidarités qu'il crée et qui le supportent.

L'engagement, entre la crainte et l'audace: quand le désir investit le projet et suscite, puis nourrit une action collective, la solidarité dans l'action nourrit l'engagement et donne l'audace requise. Pour expliciter le présent propos, je recourrai de nouveau à l'un des grands mythes bibliques: le récit – qui est aussi une formidable parabole de la condition humaine et de l'existence engagée – de la grande Marche vers la Terre promise qui toujours se dérobe. Mais les réalités rêvées prennent



corps dans la solidarité de la marche elle-même...

On peut en effet lire aujourd'hui ce récit comme rendant compte d'une aventure qui est encore et toujours la nôtre par-delà les siècles : aventure de l'arrachement au « malconfort » malgré tout confortable de la servitude et d'une longue et dure marche vers la liberté, avec ses hésitations et ses craintes, ses regrets parfois (« Au moins, en Égypte, nous avons chaque jour de quoi manger », se plaint-on auprès de Moïse). Mais le rêve — d'une Terre de liberté, de paix, d'abondance, « où coulent le lait et le miel » — qui, avec l'insatisfaction de la servitude, a donné naissance au projet, oriente malgré tout la marche. Et le récit biblique rapporte que Moïse, un jour, entrevoit du haut d'une montagne, au loin, la Terre promise... Et meurt. Car la Terre promise, rêvée, n'est réelle que dans la liberté et l'égalité fraternelle ou la solidarité de la marche elle-même. Compte moins, oserai-je dire, l'objectif qui a orienté l'engagement que l'engagement lui-même dans lequel on réalise et on vit déjà, en partie, ce qui est visé et qui ne sera jamais pleinement atteint.

Les réalités rêvées prennent corps dans la solidarité de la marche elle-même.

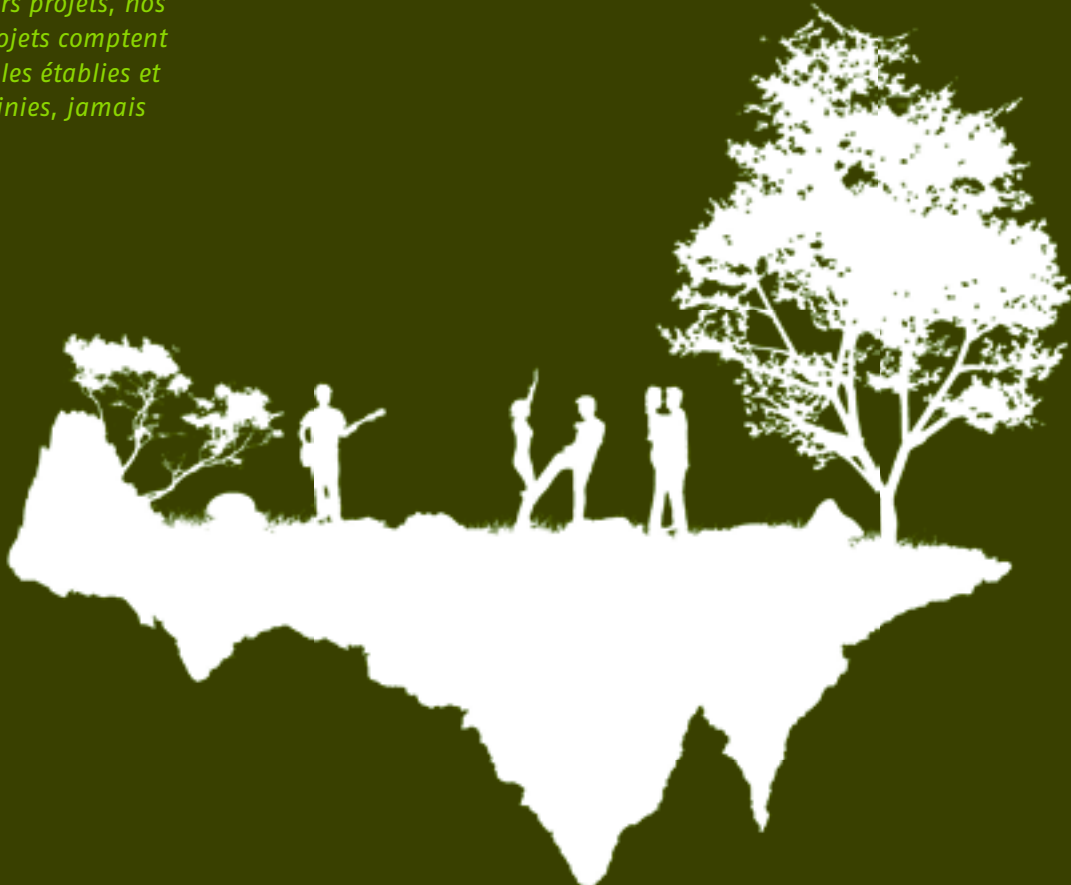
Incertitude, contradiction, inachèvement : une condition humaine à assumer

La marche vers la terre promise est incertaine. Toujours, en outre, confrontée à la contradiction : il n'y a pas que liberté, égalité et fraternité dans le peuple en marche, mais aussi conflits d'intérêts, luttes, querelles et guerres... Et inachevées. Incertitude, contradiction et inachèvement apparaissent ainsi comme des composantes ou dimensions nécessaires de l'engagement. Comme aussi de la condition humaine, de notre condition.

Apprivoiser l'incertitude

Le jeu des certitudes et des incertitudes traverse tous les grands récits ou mythes anciens et plus récents, toutes les religions et toutes les croyances en des révélations qui laissent toujours grande place au mystère, tous les écrits des philosophes, toutes les pratiques aussi des scientifiques et toutes celles également, à travers l'histoire et aujourd'hui encore, des politiques, des gestionnaires...

*Les humains et leurs désirs,
leurs visées, leurs projets, nos
désirs et nos projets comptent
plus que les règles établies et
les finalités définies, jamais
définitives...*



Toutes les certitudes s'avèrent un jour incertaines ou illusoire, ouvrant de nouveaux champs de questionnement. Il ne s'ensuit pas que nos savoirs soient faux, mais qu'ils demeurent incomplets, insuffisants, inachevés. Aussi faut-il se méfier des certitudes plus que des incertitudes. Car les certitudes enferment, emprisonnent. Et cela vaut non seulement sur le plan de la connaissance, mais aussi et surtout dans l'action. Car c'est dans l'action surtout que les certitudes – fausses, partielles, illusoires – deviennent dangereuses : guerrières, proprement meurtrières. Croisades et inquisitions d'hier et d'aujourd'hui reposent encore sur la certitude fallacieuse d'une supériorité, d'une mission, d'un droit. Alors que l'incertitude garde l'attention en éveil, ouverte à la perception et à l'accueil de l'inattendu.⁵

Reconnaître la contradiction et tolérer l'ambiguïté

Il ne saurait y avoir d'engagement que, suite à la décision, dans l'action. Or les théories classiques de la décision et de l'action s'avèrent insuffisantes, inadéquates, parce qu'elles ne prennent pas acte de l'inévitable contradiction et de l'irréductible ambiguïté qui les marquent. Selon les théories classiques, l'humain – ou l'Homme – étant raison et volonté, l'action humaine juste (ou adéquate, pertinente, responsable) doit résulter d'une décision rationnelle libre et éclairée. Mais il y a toujours en pratique ou en réalité, dans la décision et dans l'action, pressions et influences, incertitude(s) persistante(s), émotions...

Avant de s'engager dans l'action, donne-t-on souvent à entendre, il faudrait s'assurer que les visées (et les intentions) soient acceptables/bonnes, que les en-

jeux aient été préalablement identifiés/clarifiés, et les voies d'action possibles explorées en tenant compte des conséquences positives et négatives prévues et évaluées – risques, rapports de proportionnalité coûts-risques/bénéfices –, que des mécanismes et des modalités de correction de trajectoire soient prévus et mis en place, de sorte que l'acteur pourra « répondre » de ce qu'il advient.

Mais adviennent toujours, l'action une fois lancée, l'imprévisible imprévu et la contradiction⁶ : ce qui advient dans le déploiement de l'acte, et non plus seulement dans le plan d'action « dans la tête », échappant aux prises de l'acteur et dérogeant de sa visée et de l'orientation donnée, contrecarre et contredit parfois ce qui était voulu. L'acte échappe aux prises de l'acteur et lui devient étranger (Gérard Mendel, *L'Acte est une aventure* – Paris, la Découverte, 1998).

D'où l'importance, dans l'engagement, de la reconnaissance de la contradiction et de la tolérance de l'ambiguïté : il n'est pas possible, agissant, de bien faire (et de faire le bien) sans aussi et du même coup faire mal.

Accepter l'inachèvement

Ce qui était visé par l'acteur engagé se dérobe : la symphonie est toujours inachevée. Moïse, je le rappelez plus haut, entrevoit la Terre promise et meurt. Et si l'essentiel était dans la marche... L'engagement, concrètement, doit accepter l'inachèvement. Nous devons apprendre à vivre en-deçà de ce qui est visé, goûtant dans la marche elle-même la liberté, l'égalité, la solidarité qui ne sont présentes et actives que dans la libération, dans la rencontre de l'altérité, dans la solidarité de l'action-avec.

Le monde que nous voulons transformer est inachevé et sera imparfait. L'humanité –concrètement les hommes et les femmes qui habitent ce monde imparfait– est et sera, toujours en guerre, irréconciliée. J'aime ce monde imparfait, car il n'y en a pas d'autre. J'aime ces hommes et ces femmes auxquels je suis irrévocablement lié dans une marche commune. L'HOMME de l'humanité rêvée ne sera jamais que rêve. Abstraction. Mais des humains respirent et vivent, hommes et femmes qui sentent et qui parfois ressentent, et de là vient le ressac du ressentiment lorsque l'élan du désir et du projet est brisé, brimé. Qui aiment et qui haïssent. Qui connaissent tour à tour et parfois inextricablement entremêlées la joie et la détresse. Qui rêvent. Qui osent emprunter des chemins inconnus, non pra-

tiqués encore. Et qui meurent. Les humains et leurs désirs, leurs visées, leurs projets, nos désirs et nos projets comptent plus que les règles établies et les finalités définies, jamais définitives... ✘

- 1 ACSM-Montréal, *La fatigue d'Être intervenant* – Actes de colloque, *Équilibre*, vol. 1, n. 2, p. 26-27 – mais toute la contribution est à relire.
- 2 Hannah Arendt, *The Human Condition*, Chicago Un. Press, 1958; *La condition humaine*, Paris : Calman-Lévy, 1961 et 1983.
- 3 Je renvoie ici à la distinction plus fondamentale encore faite par Hannah Arendt entre la *vita contemplativa* (la vie contemplative ou tout simplement la contemplation) et la *vita activa* ou les «activités».
- 4 Il me paraît significatif que cette invitation prenne place dans un numéro d'*Équilibre* consacré à la considération de *la fatigue d'être intervenant*.
- 5 Guy Bourgeault, *Éloge de l'incertitude* – Montréal, Bellarmin, 1999.
- 6 Edgar Morin, *La Méthode*, 6 : *L'Éthique* – Paris, Éd. du Seuil, 2004

Suggestion de lecture

Éloge de l'incertitude

Guy Bourgeault
Éditions Bellarmin

L'incertitude est généralement présentée comme l'envers de la certitude; comme sa face négative. L'auteur entend ici inverser ce rapport et proposer une vision selon laquelle l'incertitude, assumée, est source d'un élan qui place l'humanité et son avenir sous le signe de l'ouverture, de l'accueil des renouvellements.

On n'échappe pas à l'incertitude, présente jusqu'au cœur des certitudes qui sont les nôtres, fragiles, partielles, puisqu'elle est la condition de notre existence et de nos actions comme de notre pensée. Il est, entre les certitudes et les incertitudes, un jeu d'allers-retours et d'entremêlements plus complexe qu'on le donne généralement à entendre. Telle est l'intuition à l'origine de ce livre.

L'incertitude serait caractéristique de notre époque. Pour sa part, l'auteur craint davantage les certitudes de notre temps que ses incertitudes. La négation de la part incertaine de nos certitudes empêche le constat de la faille et conduit à l'aberration des idéologies fabriquées pour masquer celle de nos actions. La certitude a fait et continue de faire tant de guerres et de tueries qu'il faut la dénoncer, la détrôner. L'auteur a donc entrepris de faire l'éloge de l'incertitude au cœur même de nos certitudes et au-delà de celles-ci, proposant qu'on l'apprivoise plutôt que de la fuir.



Notre destin de partager et d'aménager un espace avec les êtres et les choses

Éric Volant

Professeur retraité associé
*Faculté des sciences des religions de
l'Université du Québec à Montréal*

Au centre du poster qui annonce ce colloque, figure une main, bien enracinée dans la terre comme un arbre dont le vert feuillage couvre un large espace ensoleillé. La main fait corps avec le corps des travailleurs et fait corps avec leur lieu de travail. La main humaine est vraiment une machine prodigieuse. Il est extraordinaire jusqu'à quel point elle fait corps avec la nature et avec l'histoire de la communauté humaine. La main symbolise notre destin de partager et d'aménager un espace avec tous les autres vivants.

Voilà une synthèse picturale toute rêvée pour introduire mon propos qui se répartit en trois propositions : (1) nous sommes des êtres-là situés dans le monde pour l'habiter et l'aménager; (2) nous avons besoin d'une pensée globale qui, comme un grand souffle, est capable d'inspirer et de motiver notre travail au service du bien commun; (3) nous sommes des êtres-là pour les autres, disponibles et vigilants.

Nous sommes des êtres-là

Il n'y a pas d'être sans lieu. Êtres physiques, faits de matière et de poussière, les choses et les vivants sont toujours quelque part, même quand ils se déplacent. Ne plus être là équivaut à ne plus être du tout. Être là, c'est exister. Le préfixe «ex» signifie «hors de». Exister, c'est donc «être situé hors de ...». Projetés dans le monde dès notre naissance, nous sommes habités par une force centrifuge qui nous porte à sortir de nous-mêmes et à nous ouvrir à une réalité autre que nous.

L'altérité fait de nous des êtres-là parmi d'autres êtres-là. Nous séjournons parmi les êtres et les choses avec qui nous partageons un milieu commun que nous appelons «monde». «Pour l'être humain, cesser

d'être dans le monde, c'est cesser d'être».¹ Nous n'existons que par notre rapport au monde. Nous sommes des êtres géographiques en quête d'un espace à aménager et à habiter. Nous façonnons cet espace, mais celui-ci nous façonne à son tour. Le paysage et le climat, la géographie physique, sociale et culturelle ont un impact sur notre tempérament, nos moeurs et nos coutumes.

Notre destin est d'habiter. «La façon dont tu es et dont je suis, la manière dont nous sommes sur la terre est l'habitation.»² Être humain veut dire : être sur terre, c'est-à-dire : habiter.» Effectivement, habiter est constitutif de notre être qui reçoit et se donne un environnement où il peut développer ses potentialités créatrices, construire des ponts et bâtir des maisons, semer le grain et récolter des fruits, accueillir et communiquer afin de rendre le monde habitable. Toute l'histoire de l'humanité en témoigne : il existe chez les femmes et les hommes un vouloir habiter ensemble qui se traduit, de façon complexe selon les diverses cultures, par des

manières communes de vivre ou des modes de penser, par un langage et un rituel commun. Pour durer, nous devons demeurer quelque part avec d'autres, créer des habitudes communes, mais aussi développer des habilités particulières selon les goûts et les talents de chacun.

«Dis-moi où tu habites et je dirai qui tu es». On pourrait dire aussi : «Dis-moi où tu travailles et je dirai qui tu es». Il y a une relation de réciprocité entre habitation et identité, entre travail et identité. Le choix de notre lieu d'habitation et la manière dont nous l'amé-geons révèlent certains aspects de notre personnalité, de notre profil social et culturel, de notre style de vie. Et inversement, les bruits et les odeurs de la ville que nous habitons, le style du quartier où nous demeurons, notre logement ou son mobilier exercent une influence sur notre sensibilité, notre mode de vie et nos comportements. Ainsi, à Montréal, l'aménagement de ses divers quartiers, les mélanges architecturaux et les particularités culturelles des multiples communautés ethniques

sont sans doute à l'origine de la flexibilité de l'âme montréalaise qui donne à la ville et à sa population une saveur originale.

Guy Debord, écrivain et cinéaste français, a élaboré une «psycho-géographie», qui étudie les effets des structures urbaines sur la vie quotidienne des citoyens.³ Il a pu observer que des constructions débilantes génèrent des habitants tristes et que la forme des villes se reflète sur le visage des citoyens. Son projet situationniste consiste à créer des «espaces poétiques» qui entraîneraient un nouveau style de vie quotidienne plus esthétique. Ce projet provocateur, surtout destiné aux pauvres est sans doute utopique, car il n'a pas encore trouvé beaucoup de lieux pour s'accomplir. Cependant, toute son argumentation montre que la transformation culturelle et sociale d'un quartier ne peut se faire sans la transformation matérielle et physique des lieux. Il faudrait un mariage entre architectes, urbanistes, psychologues, artistes et intervenants sociaux pour rendre les villes plus habitables pour le peuple qui y vit et y travaille!

Il nous faut une pensée globale

qui, comme un grand souffle, est capable d'inspirer et de motiver notre travail au service du bien commun.

Une pensée habitacle qui nous guide pour nous situer dans le monde.⁴ L'*écoumène* est une de ces pensées habitacle. N'ayons pas peur du mot et prenons le temps de nous laisser apprivoiser par lui. Emprunté à la géographie, *écoumène* est comme écologie, économie et œcuménisme, dérivé du verbe grec *oikô* qui signifie «habiter».⁵ En géographie, *écoumène* désigne l'espace balisé et habité par l'homme. En philosophie, il signifie une réalité globale qui comprend tous les êtres-là et les relations qu'ils établissent les uns avec les autres : les humains, la faune et la flore, la mer et la forêt, les montagnes et les lacs, les

rochers et le désert, en un mot : l'ensemble de la nature. L'*écoumène* comprend aussi toutes les œuvres humaines, les institutions, les édifices, les monuments, les objets d'art et toutes les choses utiles que la main humaine fait surgir de la matière. L'*écoumène* est donc un espace où les humains grandissent ensemble avec les autres vivants et avec les choses. Il est un milieu en perpétuel devenir et un lieu d'engendrement continu des choses et de nous-mêmes avec elles.

L'*écoumène* est à la fois un lieu physique délimité par un territoire, et un lieu symbolique, défini par des réseaux de commu-

nication et de solidarité. Du point de vue de l'*écoumène*, le bien commun est plus que la somme des droits et libertés du plus grand nombre, plus que les libertés collectives d'une société ou d'une nation. Le bien commun est le maintien et le développement de tout le patrimoine naturel et culturel élaboré par les humains durant des siècles. Le bien commun est le maintien et l'entretien constants d'une relation étroite des humains avec les êtres et les choses qui peuplent l'univers.

Dans l'*écoumène*, tout se tient. Par exemple, ce livre sur la table a de multiples rapports au monde : à l'arbre, à la forêt, à l'industrie

forestière, à l'industrie des pâtes et papier, à l'imprimerie, au monde de l'édition et de la diffusion, au transport. Sans oublier l'auteur même du livre et sa subjectivité, la réception de son livre par le public et les critiques littéraires. Ainsi chacune de nos interventions aussi modeste qu'elle soit, fait partie d'une longue chaîne qui relie le passé au présent, la nature à la culture, l'individu à la société, l'économie à la politique.

Cependant, l'écoumène est aussi un lieu de conflit. Par exemple, dans l'affaire d'Olymel à Vallée Jonction, il fut patent que des intérêts *conflictuels mais indissociables*, unirent direction et

ouvriers de l'usine, producteurs et vendeurs de porc, commerçants et divers métiers associés à l'entreprise, la population locale qui vit de cette ressource économique vitale pour la région. Sans oublier le porc lui-même, les conditions de son élevage, de son alimentation, de son traitement et de son abattage, en un mot de son bien-être physique ! À la fois, mère nourricière généreuse et victime sacrificielle de l'écoumène, le porc demeure silencieux dans tout ce débat, à l'instar de la vache folle, accablée de tous les maux alors que la responsabilité de l'homme y est directement engagée.

Nous n'existons que par notre rapport au monde. Nous sommes des êtres géographiques en quête d'un espace à aménager et à habiter. Nous façonnons cet espace, mais celui-ci nous façonne à son tour. Le paysage et le climat, la géographie physique, sociale et culturelle ont un impact sur notre tempérament, nos moeurs et nos coutumes.



Nous sommes des êtres-là pour les autres

Dès qu'un enfant met les pieds dans la maison, il crie : « Maman, es-tu là ? », ce qui veut dire : « Es-tu là pour moi ? » Nous sommes des êtres-là pour les autres. Dans notre travail quotidien, aussi modeste soit-il, notre souci consisterait à chercher notre juste place dans l'écoumène et la juste mesure de nos interventions. « Juste »

au sens de « justesse », c'est-à-dire des attitudes et des comportements « ajustés » à des situations complexes où le bien et le mal sont imbriqués l'un dans l'autre comme l'endroit et l'envers de la même réalité. Ce n'est pas une tâche de tout repos. Nous avons de la peine à nous situer par rapport au bien et au mal. La mentalité individualiste

de notre époque nous sépare d'autrui, de l'environnement naturel et du monde social, de l'écoumène que nous formons ensemble. Nous habitons mal notre monde, c'est là l'origine de nos angoisses, car nous avons perdu nos repères naturels, culturels et communautaires. Il n'est donc pas étonnant que nous cohabitons bien et mal

avec nos semblables, que nous grandissions bien et mal avec les êtres et les choses qui nous entourent, que nous soyons plus ou moins en bonne santé mentale et physique.

Le philosophe américain Richard Rorty donne de la personne humaine la définition suivante : « la personne est un être qui peut être humilié ». ⁶ Le lien social qui nous unit à l'espèce humaine et aux autres espèces, ce n'est pas une langue commune, mais la commune vulnérabilité à la douleur. « La douleur est non linguistique », car « il n'existe rien qui ressemble à « la voix des opprimés » ni « au langage des victimes. » C'est à nous, intervenants, qu'il incombe de transposer leur cri

de rage en langage. Viendra le moment où nous serons affligés et enrégés à notre tour. Ne sommes-nous pas des cohabitants du monde qui avons tous notre part de souffrance et d'aliénation, même si celles-ci sont inégalement distribuées par la nature, par les structures sociales, par l'égoïsme des uns et des autres ?

Malgré leur importance, ce n'est ni la charte des droits et libertés, ni la charte des responsabilités, que l'on tente d'établir au Québec, qui suffiront à soulager la souffrance des autres, mais l'empathie. L'empathie n'est pas la compassion, mais la capacité de saisir avec justesse le degré d'intensité du désir ou du sentiment de

l'autre afin que notre aide soit adéquate et pertinente. Il y a une qualité humaine qui m'est chère et que j'appellerais volontiers la déférence, même si le mot sonne vieilli. Ce n'est ni de la condescendance, ni de la soumission craintive, mais la capacité de laisser à l'autre la chance d'avoir lieu en tant qu'être différent et d'avoir un lieu, de disposer d'un espace pour développer ses potentialités. À l'opposé de la déférence se situe le mépris. L'arrogance et l'intimidation sont des tendances de la rivalité politique et commerciale contemporaines qui refusent précisément à autrui la possibilité d'avoir lieu, d'advenir et la possibilité d'avoir un lieu pour exister.

Suggestion de lecture

Eric
Volant

LA MAISON DE L'ÉTHIQUE

LIBER

La maison de l'éthique

Éric Volant
Éditions Liber

Qu'est-ce que la maison ? Qu'est-ce que l'éthique ? Que nous apprennent-elles l'une sur l'autre ? « La maison est un archétype qui vit au fond de la mémoire humaine et couvre la totalité de l'être, physique et spirituel. La quête nostalgique de la maison est essentiellement une recherche d'identité ou une recherche ontologique. Elle met en évidence la dialectique qui caractérise l'anthropologie fondamentale, celle de l'errance et de l'enracinement, du recueillement et de l'ouverture, de l'inclusion et de l'exclusion, de l'appartenance et du détachement. »

Or ces termes et la tension qui les relie sont ceux-là mêmes qui définissent l'éthique et la tâche qui est la sienne. En tant que sujet éthique, en effet, l'homme est aux prises avec trois lieux essentiels à sa condition : un lieu géographique (la terre), un lieu social et culturel (le monde), un lieu existentiel (son propre corps). L'éthique, c'est de savoir habiter ces lieux en conciliant, de manière toujours précaire et provisoire, appel du dedans et appel du dehors, proximité et distance, intériorité et accueil de l'autre.

Puisant amplement dans la littérature, les souvenirs personnels et l'expérience commune, l'auteur mène ainsi une réflexion belle et généreuse sur la maison, à la fois lieu central réel de notre existence et métaphore privilégiée de la condition humaine.

Il nous faut aussi apprendre à respecter les choses, à les recevoir, à les donner ou à en jouir. Il nous faut réapprendre à reconnaître la part de nous-mêmes qui est dans les choses et à reconnaître la part des choses qui est en nous. Au fil de l'histoire, nos ancêtres les ont chargées de sens et de valeur et, c'est à nous de les investir de sens et de valeur encore aujourd'hui en fonction du bien commun des *générations à venir*. Notre siècle de surconsommation et d'accumulation de déchets a tendance à produire du jetable, à produire des choses pour s'en défaire aussitôt. Les lieux et les objets de la mémoire sont vite oubliés. On gaspille de la nourriture, on épuise l'eau et l'on détruit la forêt. Avec la perte du souci et du goût des choses, nous risquons de perdre le souci et l'estime de nous-mêmes et de nos semblables, car tout se tient dans l'écoumène.

Une étude menée par le groupe Terralingua, de concert avec l'UNESCO, observe des rapports inquiétants entre les écosystèmes menacés et les langues menacées.⁷ Quand les oiseaux ne chantent plus, des langues humaines disparaissent. Le silence des oiseaux annonce le silence des humains. Si les humains ne gèrent pas mieux leur vie sur la planète, ils risquent de disparaître, alors que la vie continuera pour les espèces qui s'adapteront mieux. L'écoumène n'est pas un lieu bucolique de fusion de l'homme avec la nature. L'être humain doit négocier sans cesse son autonomie et sa liberté. La nature, avec toute la richesse de ses ressources et avec toute la beauté de ses paysages, n'est pas seulement un endroit, mais aussi un envers. Mère féconde et marâtre, sa main bénie assure notre croissance, sa main maudite, que l'on appelle parfois «main de Dieu», tsunamis, ouragans, tremblements de terre, détruit sur son passage les

vivants et les choses. Être là est toujours risqué. Par ailleurs, être menacé est à la fois une preuve et une épreuve : une preuve que nous existons et une épreuve qui nous appelle à subsister, à résister et à persister, en un mot à rebondir et à nous resituer de multiples façons face aux enjeux majeurs de l'écoumène.

Ce qu'il faut préserver coûte que coûte, c'est notre liberté de penser et de notre capacité de l'exprimer. Hannah Arendt insiste sur «l'aptitude à penser» comme une attribution accordée à tous, mais qui fait souvent défaut, même à ceux que l'on appelle savants ou experts.⁸ L'auteure fait d'ailleurs une distinction très nette entre l'activité de connaître et l'activité de penser. Connaître, c'est accumuler des savoirs. «Penser», par contre, c'est se retirer de la place publique, quitter les barricades, rentrer chez soi et «entamer un dialogue silencieux et solitaire». Travailler pour le bien commun ne veut pas dire être constamment dans la rue afin de répondre aux urgences. Parfois, mieux vaut se cacher pour être plus efficace, rester dans l'ombre. Mais pour penser, il ne suffit pas de se retirer, mais il faut se recueillir, rassembler toutes ses forces intérieures pour aller jusqu'au nœud des choses. La vigilance est la capacité de discerner le sens interne des choses, de découvrir les relations de réciprocité, de proximité et de contradiction qui existent entre les multiples événements et situations qui traversent l'existence.

Êtres relatifs en relation avec d'autres êtres relatifs, évitons d'absolutiser notre liberté individuelle de sujet humain ou d'intervenant social. Souvenez-vous que vous avez appris à penser et à vouloir à la maison et à l'école et que votre conscience, aussi intime soit-elle, est l'expression des représentations collectives et des valeurs que partage votre milieu. Les choix,

qui sont les vôtres et que vous croyez originaux, sont un reflet de l'esprit collectif et de la mentalité générale, ce qui n'empêche pas votre liberté créatrice de se déployer avec force et fermeté. À certains moments-clé de votre histoire personnelle ou dans certaines situations d'urgence à votre travail ou dans la société, il se pourrait que vous preniez des décisions déchirantes, que vous alliez à contre-courant d'une opinion publique, du pouvoir politique en place ou de votre réseau d'appartenance. Mais alors, il vous faudra créer de nouvelles solidarités.

Que vos choix soient, d'une part, portés par une pensée globale, inspirés par un grand souffle et guidés par une vision aussi vaste que celle de l'écoumène. Et d'autre part, qu'ils soient animés par un souci très concret des personnes que vous côtoyez dans vos réseaux de vie et de travail. Il vous faut un esprit éveillé à la fois aux enjeux majeurs de l'écoumène et à la complexité de la personnalité de chacun. Sinon vous vous promènerez d'une activité à l'autre comme des somnambules et vous serez absents de votre propre vie! ❧

- 1 L. Giroux, *Jalons historiques pour une éthique de finitude*, Montréal, Liber, «la pensée en chemin», 2006, p. 89.
- 2 M. Heidegger, *Lettre sur l'humanisme*, Paris, Aubier, 1964, p. 151-157.
- 3 G. Debord, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, «Folio». 1971, p. 165-179.
- 4 S. Harel, *Les passages obligés de l'écriture migrante*, Montréal, XYZ, «Théorie et Littérature», 2004.
- 5 A. Berque, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, «Mappemonde», 2000.
- 6 R. Rorty, *Contingence, ironie et solidarité*, Paris, A Collin, 1993, p. 134-137.
- 7 J. Dufresne, «Quand le silence des oiseaux annonce celui des hommes», dans *Encyclopédie de la francophonie*, www.agora.ca
- 8 H. Arendt, *Considérations morales*. Paris, Payot & Rivages, 1996.



Le « diamant » du Bien commun : Une réflexion socio-politique

Frédéric Lesemann
Sociologue
Professeur-chercheur à l'INRS-UCS

Ce texte reprend en partie une réflexion que j'ai développée antérieurement¹ sur une conception civique, et non pas domestique, du bénévolat. Cette réflexion puise à deux sources principales d'inspiration : la première découle d'une analyse développée dans les années quatre-vingt, en Grande-Bretagne, dans la foulée de la résistance aux attaques thatchériennes contre l'État providence, sur « la production totale de bien-être » dans la société : un texte fondateur de Richard Rose² et un ouvrage cardinal de Gershuny³ qui ont directement inspiré les travaux menés par le European Centre for Social Welfare Training and Research de Vienne⁴. La seconde est plus récente. Elle s'enracine dans une réflexion sur la croissance des inégalités sociales et de la pauvreté, sur « l'épuisement » du modèle d'intervention traditionnel des États providence, sur la valorisation de la « société civile » comme acteur de la prise en charge du social et surtout comme espace de participation démocratique, sur l'économie sociale et sur le statut d'une « sphère publique non étatique ». Cette réflexion est actuellement nourrie au Québec, entre autres, par les travaux du LAREPPS de l'UQAM sur l'économie sociale. Elle est particulièrement

bien articulée par des auteurs d'Amérique latine (Bresser Pereira et Cunill Grau, 1998, Cunill Grau 1997). Pour ces auteurs, l'espace public non étatique est l'espace de la démocratie participative où l'on retrouve des organisations vouées à la défense de l'intérêt général. C'est en ce sens qu'elles sont « publiques » tout en n'étant pas étatiques, puisqu'elles ne font pas partie de l'appareil d'État (1998 : 26-27).

Le « diamant » du bien commun

Pour contribuer au débat relatif au thème du bien commun, j'en propose une définition sociopolitique simple.

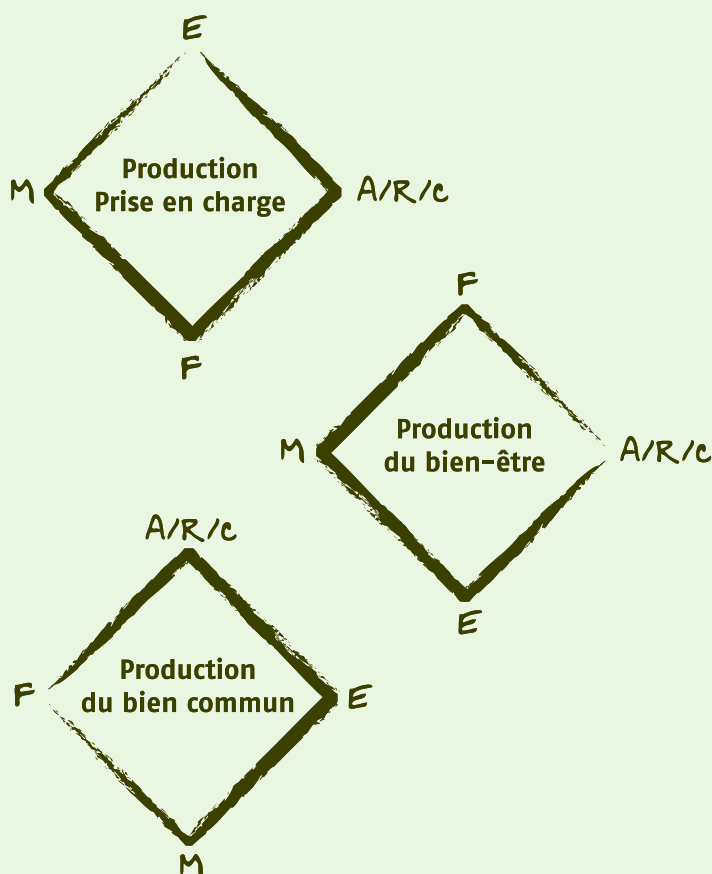
Dans une société comme le Québec, le bien commun résulte des interactions entre quatre acteurs/contributeurs/sources de production de valeurs/services : (GRAPHIQUE 1)

- 1 Les Associations/réseaux/communautés (A/R/C);
- 2 L'État et les services publics (E);
- 3 Le Marché (M);
- 4 Les Familles (F).

Graphique 1

LE « DIAMANT » DU BIEN COMMUN : UNE RÉFLEXION SOCIO-POLITIQUE

Le bien commun résulte des interactions entre 4 acteurs/contributeurs/sources :



Suggestion de lecture

Le bénévolat. Entre le coeur et la raison

Suzie Robichaud

Les éditions JCL

Les cadres sociaux du bénévolat et leur bouleversement récent révèlent que les usages de ce phénomène ne s'effectuent pas toujours en dehors de la logique des intérêts, notamment ceux de l'État contemporain. Somme toute, une même préoccupation s'impose en toile de fond de l'action bénévole : les appels du coeur ne sont pas toujours compatibles avec les réponses de la raison, voire de la rationalité moderne.

Si les appareils d'État laissent à des groupes bénévoles le soin de certaines activités de soutien à des personnes démunies, ils n'en cherchent pas moins à réguler ces activités sous le prétexte du financement public consenti aux groupes. Les groupes risquent alors de devenir, en partie, des instruments que se donnent les appareils pour faire indirectement ce qu'ils ne veulent plus faire directement.

Dans une société démocratique, ces quatre acteurs/contributeurs/sources entretiennent une relation systémique entre eux. En effet, le bien commun provient de la reconnaissance politique et sociale :

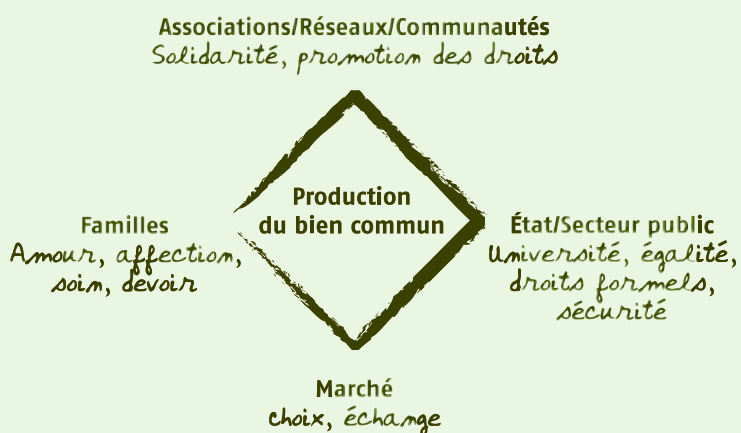
- 1 De la pluralité des acteurs qui contribuent au bien commun,
- 2 De leur diversité, puisqu'ils ont chacun une spécificité, chacun des sources qui ont un avantage comparatif par rapport aux autres, et un désavantage à les remplacer,
- 3 De leur non-substituabilité, du moins à long terme,
- 4 De leur interdépendance et de leur complémentarité dans le respect des spécificités

Un acteur/une source du bien commun ne peut remplacer l'autre; les forces de l'une viennent compléter les faiblesses et les limites de l'autre. Un équilibre doit être trouvé entre eux/elles, dans le respect de leur spécificité.

(GRAPHIQUE 2)

Graphique 2

LA SPÉCIFICITÉ DES SOURCES DU BIEN COMMUN : DES VALEURS PROPRES À CHACUNE, DES RATIONNELS DIFFÉRENTS

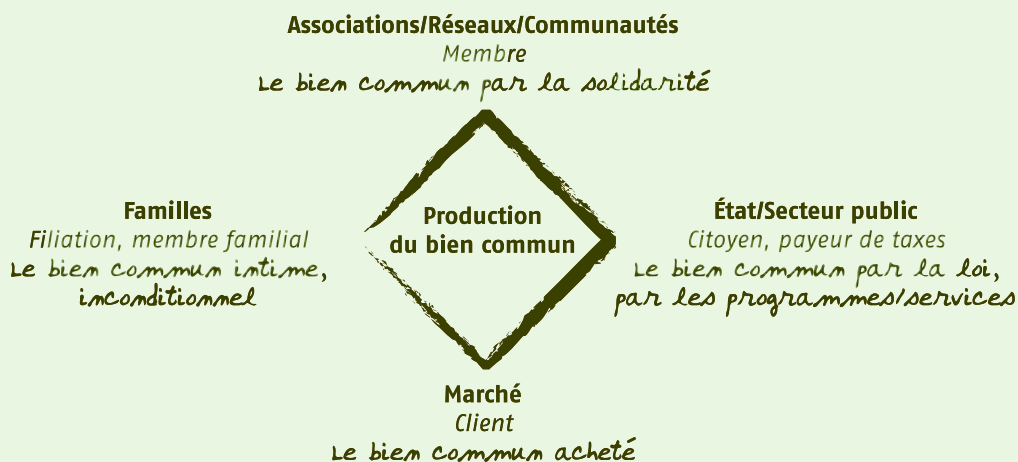


Chacun des acteurs/sources produit et met en œuvre des ensembles de valeurs cohérents et spécifiques :

- 1 Les **Associations/réseaux/communautés** promeuvent la solidarité – c'est leur raison d'être – mais aussi, généralement, la reconnaissance ou la valorisation de droits spécifiques, issus des principes universels de la « citoyenneté »;
- 2 **L'État, le secteur public** reposent sur de grands principes d'universalité d'accès aux services, fondés sur l'égalité juridique de chacun devant la loi; ils promeuvent aussi les droits formels et généraux attachés à la « citoyenneté », dans un cadre juridique assurant la sécurité des personnes;
- 3 **Le Marché** est fondé sur les principes fondamentaux du choix et de l'échange monétaire : le fait de payer pour un produit ou un service vous délivre de toute obligation subséquente et de toute relation associée à une obligation;
- 4 **La Famille** est en principe au cœur d'une relation inconditionnelle d'amour et d'affection. Elle est (idéalement) disponible en tout temps pour accueillir et prendre en charge les membres familiaux, pour leur dispenser soin et attention sans condition.

Graphique 3

LA SPÉCIFICITÉ DES ACTEURS/SOURCES DU BIEN COMMUN : CES ACTEURS/SOURCES DÉFINISSENT DES STATUTS ET DES CONTRIBUTIONS AU BIEN COMMUN DIFFÉRENTS:



Au plan des statuts : (GRAPHIQUE 3)

- 1 **Les Associations** regroupent des membres, c'est-à-dire des personnes qui décident librement de faire partir d'un regroupement, pour des raisons variées. Cette décision consacre une forme d'engagement personnel, de choix d'appartenance plus ou moins intense;
- 2 **L'État** incarne et fait reposer sa légitimité sur le principe de la « citoyenneté », un statut universel fondé en droit; ce statut fonde des obligations pour le citoyen, en particulier celle d'honorer sa dette à la collectivité par le paiement de ses impôts, en principe source d'une répartition équitable des revenus, expression d'une solidarité formelle que l'État a pour mandat de réaliser dans un objectif de « cohésion sociale »; l'État fonde aussi une relation d'« usager » de services publics, en principe universels et égaux pour tous;
- 3 **Le Marché** est fondé sur la relation simple de client, acheteur de biens ou de services; l'échange monétaire est la condition d'accès à un bien ou à un service individualisé;
- 4 **La Famille** est fondée sur le principe fondamental de la filiation, de l'appartenance, de l'héritage, autant génétique, matériel que symbolique; elle est à la base de la construction de l'identité individuelle, de l'expérience de l'intimité, de la relation d'acceptation inconditionnelle, en principe, du moins.

Il est intéressant de poursuivre l'analyse des relations entre les quatre pôles du « losange » du bien commun en les associant – et en les opposant – deux à deux. Dans ce premier cas, deux mondes s'associent : le Marché et l'État, d'une part, les Associations et les Familles, d'autre part, sur un axe d'opposition entre le « monde » de la Mesure et celui « de la production de sens et de significations ». (GRAPHIQUE 4)

Ainsi, et on pourra suivre les oppositions spécifiques en suivant la numérotation, le « monde » de la Mesure s'articule sur des processus de globalisation et d'abstraction de la réalité, d'addition statistique d'unités individuelles

anonymes, sur la relation quantifiable en temps et en argent, planifiable, prévisible, dans une relation professionnelle qui s'inscrit dans un mandat fonctionnel, caractérisé par un degré minimal d'obligation réciproque, car fondé sur une séparation entre le producteur et l'usager de services.

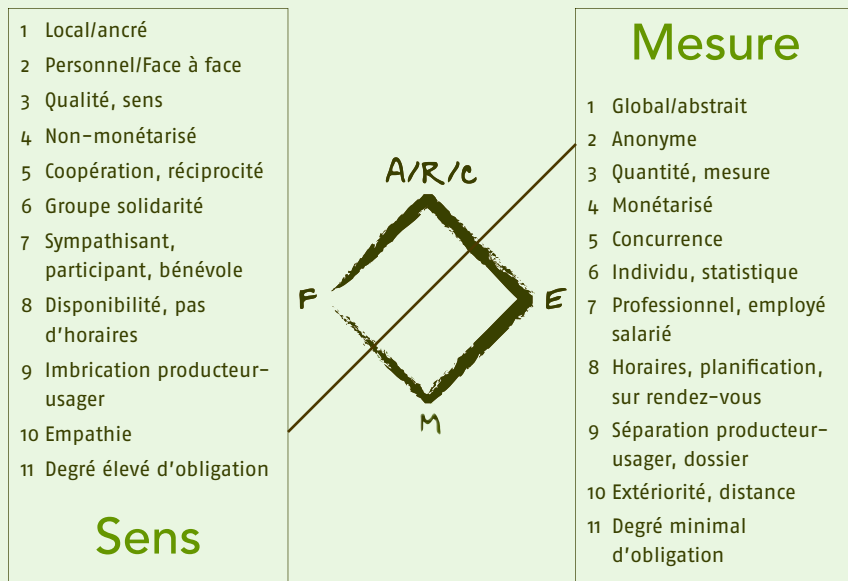
Dans le « monde » du sens, les réalités apparaissent ancrées dans des conditions de vie locales, spécifiques; elles s'inscrivent dans des relations de coopération, de réciprocité, de solidarité où prévalent la qualité et la recherche de sens et de significations, le partage, l'empathie, la disponibilité, un sens aigu de participation au problème à résoudre, où prévaut

la « rencontre » entre deux personnes qui reçoivent autant l'une que l'autre de la relation d'aide qui est établie.

Un point essentiel est de reconnaître qu'on se trouve en présence de « mondes » qui ont chacun leur logique propre, leur efficacité propre, sur des registres différents, qui ne peuvent être confondus et qu'il ne faut pas chercher à mélanger. Concrètement, si, comme professionnel on intervient dans le cadre d'un groupe communautaire, les « mondes » de valeurs mis en action seront profondément différents de ceux qui prévalent si l'on est actif dans les services publics ou dans une agence privée de services.

Graphique 4

LES 4 ACTEURS/SOURCES, PAR LES RÉFÉRENTS ET LES VALEURS QU'ILS VÉHICULENT, S'ASSOCIENT (ET DONC S'OPPOSENT AUSSI) DEUX À DEUX : LE MARCHÉ ET L'ÉTAT D'UNE PART, LES ASSOCIATIONS ET LES FAMILLES D'AUTRE PART



On peut poursuivre l'analyse des relations entre les quatre pôles du « losange » du bien commun en les associant –et en les opposant– deux à deux sur une autre axe. Dans ce second cas, deux mondes s'associent : les Familles et le Marché d'une part; les Associations et l'État d'autre part et s'opposent sur un axe « monde » privé, individuel, et « monde » public, collectif. On pourra considérer les oppositions spécifiques en suivant la numérotation. **(GRAPHIQUE 5)**

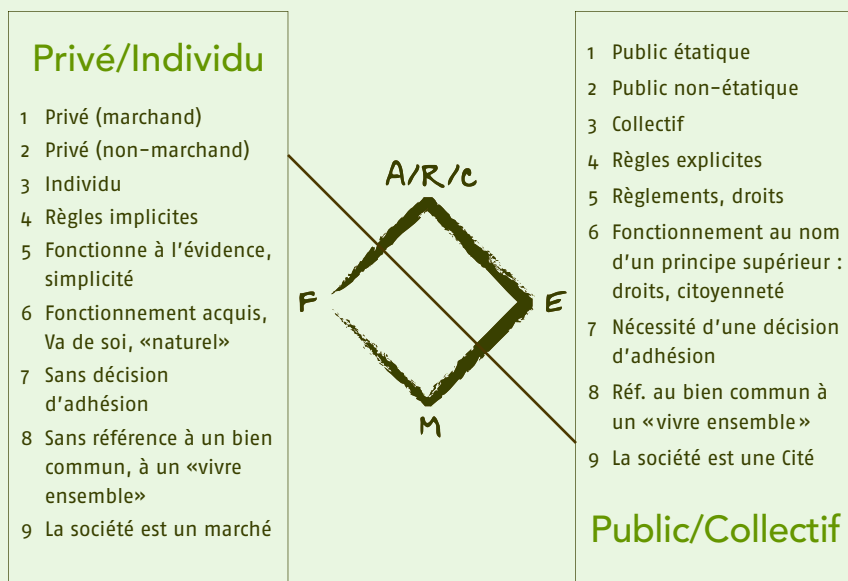
Dans le « monde » privé, on retrouve autant un privé marchand que non-marchand (la famille); tous deux placent en leur centre l'individu, fonctionnent selon des règles qui n'ont pas besoin d'être explicitées : les relations d'achat-vente sont évidentes, autant que celles du fonctionnement familial. On est dans le monde du « ça va de soi ». On ne choisit pas d'adhérer au marché ou à la famille, on ne s'interroge pas sur la contribution du marché ou de la famille au bien commun, car finalement, les choses sont « simples », « évidentes », fondées sur les relations interpersonnelles à composante psychologique, bref, une affaire de comportements.

Le « monde » public, collectif est plus complexe. On y retrouve tant le public étatique que le public non-étatique (la société civile, les associations). On y élabore des normes, des règles, des mécanismes de régulation des comportements. On s'efforce d'y fonctionner selon des idéaux, des valeurs. C'est le domaine du politique qui correspond à une démarche d'adhésion, un effort pour « vivre ensemble », « changer la société », contribuer au bien commun par une décision volontaire non seulement individuelle, mais coordonnée collectivement. On veut bâtir la Cité, en référence à des choix de valeurs fondés sur des principes, en l'occurrence de justice, d'équité, de citoyenneté.

Graphique 5

LES 4 ACTEURS/SOURCES, PAR LES RÉFÉRENTS ET LES VALEURS QU'ILS VÉHICULENT, S'ASSOCIENT (ET DONC S'OPPOSENT AUSSI) DEUX À DEUX SUR UN AUTRE AXE :

1) LE MARCHÉ ET LES FAMILLES 2) LES ASSOCIATIONS ET L'ÉTAT



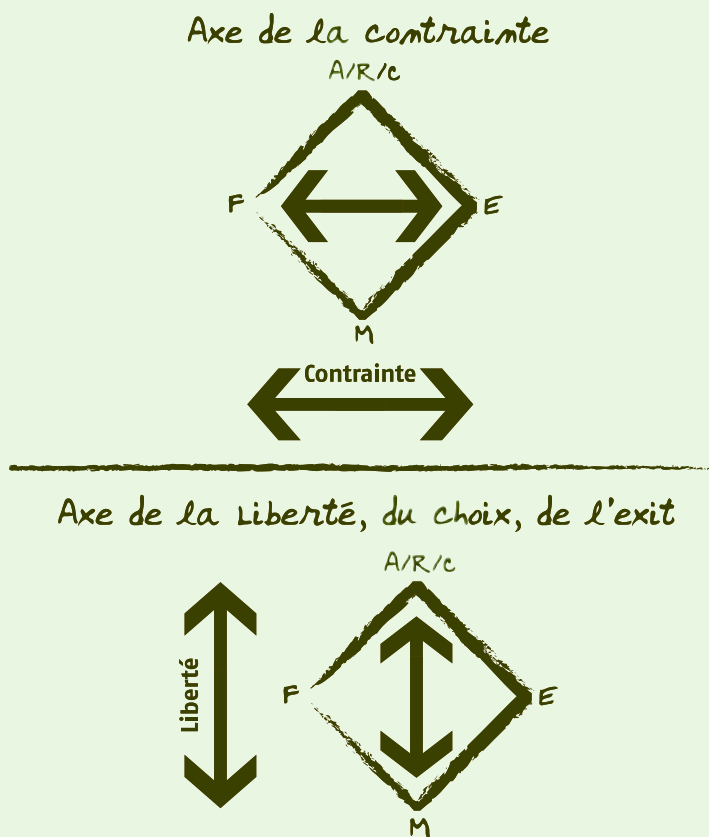
Là encore, il importe de reconnaître qu'on se trouve en présence de « mondes » qui ont chacun leur logique propre, leur efficacité propre, sur des registres différents, qui ne peuvent être confondus et qu'il est difficile de concilier. Ils correspondent de toute évidence à des conceptions de la vie en société et des choix politiques différents, que l'on qualifie parfois de droite/gauche.

On soulignera simplement ici que les associations/oppositions entre les pôles du « losange » du bien commun se construisent enfin sur des axes soit de la contrainte : Famille et État représentent des « mondes » qui reposent une contrainte légale ou morale; soit de la liberté : Associations et Marché sont constitués sur un principe de liberté d'adhésion (et donc aussi de liberté de retrait) : on peut participer ou non à telle association, on peut acheter, ou non. (GRAPHIQUE 6)

Graphique 6

LES 4 ACTEURS/SOURCES, PAR LES RÉFÉRENTS ET LES VALEURS QU'ILS VÉHICULENT, S'ASSOCIENT (ET DONC S'OPPOSENT AUSSI) DEUX À DEUX HORIZONTALEMENT ET VERTICALEMENT :

1) les Familles et l'État 2) les Associations et le Marché



En conclusion

Il importe de reconnaître la diversité des acteurs/sources/ressources de production du bien commun :

- Associations, réseaux, communautés;
- État, secteur public, programmes;
- Marché;
- Familles.

Il importe également de reconnaître que ces sources sont plurielles, diverses, spécifiques, non substituables, interdépendantes et complémentaires.

- o Reconnaître que c'est seulement dans cette complémentarité que pourra être trouvé l'équilibre indispensable à la survie matérielle et affective des personnes qui ont besoin d'une prise en charge, ainsi que de celles qui la réalisent;
- o Développer l'interdépendance des ressources dans le respect de leur spécificité (on ne peut pas se décharger sur... au risque d'impacts ultimes sur les familles et les femmes dont on sait que c'est sur elles que retombent ultimement toutes les charges);
- o Reconnaître l'importance des actions individuelles et collectives visant à promouvoir et à construire cette complémentarité effective. Il y a là un rôle et des responsabilités tout particuliers pour les associations. C'est là la clé de la production du bien commun. ✎

On se trouve en présence de « mondes » qui ont chacun leur logique propre, leur efficacité propre, sur des registres différents, qui ne peuvent être confondus et qu'il est difficile de concilier.

- 1 Voir *Nouvelles pratiques sociales*, 2002
- 2 *The State's Contribution to the Welfare Mix*, 1985
- 3 *Social Innovation and the Division of Labor*, 1983
- 4 Evers et al. 1988, 1991, 1993

BIBLIOGRAPHIE

Bresser Pereira, Luiz Carlos y Nuria Cunill Grau (editores) (1998) *Lo público no estatal en la reforma del Estado*, Buenos Aires, CLAD, Paidós, 486 p.

Cunill Grau, N. (1997) *Repensando lo público a través de la sociedad : Nuevas formas de gestión pública y representación social*, Caracas, CLAD, 320 p.

Evers, Adalbert and Helmut Wintersberger (eds.) (1988) *Shifts in the Welfare Mix*, Vienna, European Centre for Social Welfare Training and Research, 412 p.

Evers, Adalbert and Ivan Svetlik (1991) *New Welfare Mixes in Care for the Elderly*, Vienna, European Center for Social Welfare Training and Research.

Evers, Adalbert and Ivan Svetlik (eds.) (1993) *Balancing Pluralism*, Vienna, European Centre, and Aldershot, Avebury Press, 316 p.

Gershuny, J. (1983) *Social Innovation and the Division of Labor*, Oxford, Oxford University Press

Granovetter, M. (1990) «The Old and the New Economic Sociology», in Friedland, R. and A.F. Robertson (ed.), *Beyond the Marketplace, Rethinking Economy and Society*, New-York, Aldine de Gruyter

ISUMA (2001a) «Le capital social», 2,1, printemps, 143p.

ISUMA (2001b) «Le bénévolat», 2,2, été, 144p

Lesemann, Frédéric (2001) «De l'État providence à l'État partenaire», in Giroux, G., *L'État, la société civile et l'économie*, Ste-Foy, PUL, pp. 13-46

Lesemann, Frédéric (2002) «Le bénévolat : de la production «domestique» de services à la production de «citoyenneté»», *Nouvelles pratiques sociales*

Rose, Richard (1985) *The State's Contribution to the Welfare Mix*, Centre for the Study of Public Policy, University of Strathclyde, Glasgow, Studies in Public Policy, Number 140, 51 p.

Suggestion de lecture



Ce qui circule entre nous : Donner, recevoir, rendre

Jacques T. Godbout
Seuil

La pensée dominante assure que ce qui circule entre les hommes se définit essentiellement par l'échange marchand. Or le lien social n'est pas seulement fait de calculs et d'intérêts réciproques. Fondateur de la pensée libérale, Adam Smith l'avait pressenti il y a deux siècles, et avançait le concept de sympathie, puissant ressort de l'action humaine que les neurosciences mettent aujourd'hui en évidence. Plus tard, c'est Marcel Mauss qui posera les bases théoriques d'une véritable pensée du don. Sur le bénévolat, le don d'organes, certes; mais aussi sur la famille, l'art, la justice et même, pourquoi pas, la rationalité instrumentale; sur la théorie des jeux et l'analyse stratégique, que nous apprend aujourd'hui ce modèle du don? Pourquoi le don est-il toujours et partout présent? Même quand, apparemment, il n'a plus de raison d'être, nous constaterons qu'il est là, malgré tout. Car le don ne se réduit pas à la bienveillance qui fonde la morale, ni à la pitié ou la compassion de Schopenhauer décriée par Nietzsche. Le don est dangereux, comme le rappelle ce mot de Confucius : «Pourquoi m'en veux-tu autant? Je ne t'ai pourtant rien donné.» Le don fait appel à une multitude de «passions» : honneur, prestige, image de soi... En se bornant à étudier la seule circulation marchande, les théoriciens du libéralisme occultent tout un pan de la réalité sociale et contribuent, sans le vouloir, à la désespérance générale.

Fruit de dix années de recherches, cet ouvrage, en s'intéressant aux échanges humains qui ne passent pas par le marché ou la redistribution publique, veut nous aider à mesurer les limites de la mondialisation marchande.



Le doux plaisir d'agir ensemble

Ariane Émond

Journaliste, animatrice

*Cofondatrice du magazine
féministe d'actualité La Vie en rose*

J'y ai mis les pieds à 23 ans, invitée par une nouvelle amie. Dans un local enfumé où ça riait pas mal, un groupe informel de jeunes femmes réfléchissaient à des stratégies pour forcer l'accès à l'avortement libre et gratuit. J'arrivais à Montréal. L'été 1973 tirait à sa fin. C'était mon premier contact avec l'action féministe et l'engagement politique. Ces jeunes, déterminées et désargentées, instruites et rigolotes, m'ont littéralement inoculé le plaisir de travailler au bien commun. Je dis souvent que le mouvement des femmes m'a tout appris : le sens de l'organisation, l'analyse des contextes politiques, les notions de justice sociale, les vertus de la solidarité... et la force de l'humour pour mettre en valeur son indignation. Autre enseignement, important : on peut faire beaucoup avec peu. Mais le secret le mieux gardé reste tout de même le vrai plaisir que j'ai, depuis 30 ans, à participer à ma société de manière active et engagée ainsi qu'à réfléchir, avec d'autres, autour des relations entre les hommes et les femmes.

Comme dirait l'écrivaine Violette Leduc : « Mon cas n'est pas unique ». Beaucoup d'entre nous, jeunes et plus vieux, mettons beaucoup de temps – et le meilleur de nous-mêmes – à participer à différentes actions, batailles ou aventures de la société civile. Nous ne parlons pas assez de la joie réelle que nous avons à le faire, ni du plaisir à défendre avec passion les enjeux sociaux que nous sentons menacés non plus que de la fierté à transmettre des valeurs qui fondent notre engagement. Une société informée, agissante, passionnée par l'avenir de sa collectivité est le moteur d'une démocratie bien portante. Et, par ricochet, de citoyens mieux dans leur peau.

D'abord être en relation

C'est une intuition, mais je crois que l'engagement est souvent bon pour le moral! Et favorise en un sens une bonne santé mentale. Passer de la parole à l'action nourrit une forme de cohérence et d'adéquation entre notre vie intérieure, nos idéaux personnels, nos aspirations sociales et le sentiment de poser sa pierre à l'édifice commun. Mettre ses talents et son temps au service de plus grand que soi nous *augmente*, en un sens. Et en cette époque qui survalorise la réussite individuelle et la capitalisation des avoirs, le bonheur d'appartenir à un petit réseau soudé autour d'un

projet commun, la satisfaction de mettre son épaule à la roue nourrit ce besoin de la tribu et d'une communauté bienveillante, prête à se mobiliser contre les puissants. Sans doute est-ce là un sentiment vieux comme le monde... J'aime me rappeler ce mot de l'évêque et philosophe africain, Saint Augustin, qui a écrit au IV^e siècle : *L'espoir a deux filles, la colère et le courage*. S'engager, c'est carburer à l'espoir, c'est décider d'agir à plusieurs pour améliorer notre sort collectif.

J'ai été séduite par le sous-texte de ce colloque : *Partager ce qui nourrit le feu, la flamme, la*

motivation de ceux et celles qui sont engagés dans des projets de construction du monde. Surprise et ravie qu'un organisme voué à la santé mentale s'y penche avec autant d'intérêt et souhaite attirer une réflexion philosophique, en somme, autour de la passion qui galvanise les passeurs de justice sociale. L'engagement, je le comprends comme une façon de contribuer au *ré-enchantement du monde* dont parlent les philosophes contemporains. Mais je voudrais surtout parler du plaisir et du sens qu'on y puise.

Vous me direz que parler du plaisir –et de la passion– est parfaitement tendance. Les deux mots sont trempés à toutes les sauces, j'en conviens, et sont de-

Suggestion de lecture



Détresse psychologique en situation de crise

Suzanne Larose – Marie Fondaire

En collaboration avec Mario Poirier, Yvon Lefebvre, Danielle Lafortune, Gilles Marsolais
Les Éditions Quebecor – Collection psychologie 2007

Au Québec, les services en intervention de crise sont nés il a plus de vingt ans. Issue principalement du milieu communautaire, l'intervention de crise revendique, aujourd'hui, son expertise acquise par ses pratiques quotidiennes. Les auteurs en proposent une lecture critique, originale et avant-gardiste, fruit de nombreuses rencontres avec des intervenants.

Il faut savoir qu'en intervention de crise, le modèle de Caplan (1964) constitue encore aujourd'hui la principale référence théorique. Mais, confronté aux réalités diversifiées des personnes rencontrées dans les services de crise, ce modèle ne peut désormais plus suffire. Les auteurs se sont donc penchés sur leurs expériences afin de développer un nouveau modèle d'intervention qui se centre non seulement sur les caractéristiques de la personne en crise mais également sur son histoire de vie et son entourage social.

La mise en application du modèle proposé implique des changements qui exigeront des transformations majeures sur la pratique clinique et l'organisation des services. Toute la créativité des interventions s'en trouve donc interpellée. Ce livre offre les paramètres autour desquels pourront s'amorcer réflexions et débats afin d'orienter une réforme de la pratique en intervention de crise.

En cette période de mouvance dans le milieu de la santé au Québec, l'avenir de l'intervention de crise paraît troublé; s'attarder sur ses enjeux, ses défis et ses perspectives est devenu un impératif.



venus d'exsangues notions élastiques. Notre société du spectacle adore à en mourir se régaler de télé-vie et de *reality-show* exaltant la passionnante superficialité des choses, l'insignifiance de la réflexion molle et ... l'éradication abrupte des concurrents. En fond de scène, c'est toujours le même vieux discours sur l'individualisme souverain, les vertus de la libre conquête et de la concurrence féroce, présentées comme autant d'immuables lois naturelles. Anxiogène et démoralisante cette vieille rengaine. Devrions-nous, en plus, applaudir devant le fait que nous sommes désormais conviés à nous contenter d'être des pions sur l'échiquier? Dans pareil contexte, je crois que les citoyens qui choisissent de s'impliquer dans un groupe de la société civile qui cultive le désir d'améliorer les choses et de revoir nos manières de vivre ensemble, en retireront sans doute «du bon bien» comme disait mon ami Jacques. Pour cela, il faut être ni trop aigris, ni trop pressés. Changer le monde prend du temps et du souffle.

Pour moi, vivre, c'est d'abord être en relation. Et comme la vie n'a de sens que celui qu'on lui donne, le sentiment d'appartenir à une force sociale, à un pe-

tit ensemble humain connecté à d'autres, touche incontestablement quelque chose de profond en nous. Une satisfaction intangible mais bien réelle, une sorte de contentement bien plus rassérénant que celui que procure la consommation. Boris Cyrulnik disait «*On est moins anxieux quand on agit*». Je le pense aussi.

J'avoue avoir peu de patience envers les esprits chagrins. Le cynisme m'apparaît comme un poison mortel qui mène à l'impuissance, le pire ankylosant pour une société. «La résignation n'est pas une politique» comme l'a si bien résumé le journaliste Michel Venne, aujourd'hui directeur de l'Institut du Nouveau monde. Ni une manière de vivre en paix pourrions-nous ajouter. Cela dit, je ne suis pas (totalement) naïve. Dans la société civile comme ailleurs, il y a des ego encombrants, des personnalités enclines aux jeux de pouvoir, des hommes et des femmes assoiffés de contrôle. Les humains restent les humains. Mais au-delà des relations humaines toujours bien exigeantes, le plaisir de *s'en mêler*, de contribuer à en modeler l'avenir, chacun à sa mesure, restent de puissants ressorts à l'épanouissement.

Mais au-delà des relations humaines toujours bien exigeantes, le plaisir de penser le monde, le plaisir de s'en mêler, de contribuer à en modeler l'avenir, chacun à sa mesure, restent de puissants ressorts à l'épanouissement.

Joli tricot

Il semble de plus en plus clair qu'il faudra aider le monde (au sens de la planète) à se sortir du borbier dans lequel on l'a enfoui. Au fond, ce sont les humains sur la planète qu'on devra sauver de la disparition; la planète, elle, évoluera comme elle le pourra après nous. Mais ce monde (la planète) ne sera sauvé que par du monde (les gens) mu par le bien commun. Vous me suivez? Toutes les révolutions humanistes, inachevées je sais, le féminisme, le développement durable, l'abolition de l'esclavage, le syndicalisme... ont été initiées, au départ, par des groupes qui se sont mis en

marchent, fermement, quand la coupe a été trop pleine.

Il y a plusieurs années, j'ai lu et recommandé à maintes reprises, un petit livre exquis de l'américain Mitch Albom. Intitulé *Tuesdays with Morrie*, il est traduit en français (*La dernière leçon*) et se trouve en collection de poche. C'est le récit des dernières conversations entre un vieux professeur condamné par la maladie de Lou Gehrig et son ancien élève. Ils se revoient les mardis pendant quelques mois. À l'époque, Mitch Albom a 40 ans, c'est un journaliste sportif très en vue doublé d'un homme malheureux et agité. Son vieux mentor, Morrie Schwartz, 70 ans, affronte sa mort annoncée les yeux ouverts et paraît étrangement paisible. Quand l'auteur

lui demande à quoi se résume une vie satisfaisante, qu'est-ce qui nourrit le sentiment d'une vie bien remplie? Morrie Schwartz répond, sans hésiter, trois choses. Un : Avoir appris à aimer et à se laisser aimer. Deux : Avoir exploré sa créativité. Et trois : S'être senti utile à sa collectivité. Si on a fréquenté ces zones risquées, il y a bien des chances, dit-il, que nous ayons le sentiment de ne pas avoir vécu pour rien. Cet enseignement est resté gravé dans ma mémoire. Longtemps Morrie Schwartz a été professeur de sociologie à l'Université de Berkeley en Californie. Pour moi, il aura été un professeur de vie. L'apprentissage de l'amour, de la créativité et de l'engagement civique me paraît un joli tricot de bonheur, en effet.

Mesurer le bonheur

Le PIB (produit intérieur brut) n'est pas la *vraie* valeur de référence de la qualité de vie dans nos sociétés. Il y a longtemps qu'on s'en doutait... Mais bon, voilà que plusieurs grandes instances internationales (OCDE, Commission européenne, ONU... et même la Banque mondiale) se sont mises à réfléchir sérieusement à une liste de nouveaux critères pour mesurer le bien-être des gens et des peuples. Parmi les experts et les chercheurs de différents pays, il y a actuellement un débat sur les indicateurs à privilégier et sur les façons d'améliorer ceux-ci pour hausser l'indice du bonheur des populations. Au-delà des références économiques habituelles, on retrouve au palmarès des critères à tenir en compte, le croiriez-vous, la santé, l'emploi du temps mais aussi la vie communautaire et l'engagement civique!

Pour moi, ce plaisir intangible que j'évoquais plus haut et qu'on ressent quand on agit ensemble, ce plaisir-là on devrait le communiquer. Une activité de transmission qui pourrait bien faire boule-de-neige d'ailleurs. J'encourage souvent les gens que je rencontre à parler de leurs modèles, de leurs mentors, de ces hommes et de ces femmes qui les ont stimulés intellectuellement et inspirés dans leurs actions. On ne sait jamais comment peut naître le goût de l'engagement... Au détour d'une lecture, d'un visionnement, d'une conversation. Parce que tel grand-père était rebelle, que telle enseignante a cru en nous, que tel enfant souffrait d'injustices, que telle mère s'est tenue debout... Il est souvent question d'une quête de dignité, au fond. Je suis fascinée par le regard des gens quand on leur parle de ces êtres courageux, créatifs et résolus qui nous ont fait avancer. Au départ, tous n'étaient pas des êtres plus grands que nature, bien au contraire. Souvent ce sont des femmes et des hommes dont l'envergure humaine est apparue

au fil du combat qu'ils ont mené. L'attitude admirative qu'ils suscitent est aussi un héritage d'un passé lointain.

Nous avons besoin de héros et de mythes, parce que nous avons besoin de dépassement. Nous avons surtout besoin, je pense, de sentir que les humains continuent de faire la différence pour d'autres humains. Dans mon panthéon personnel, aux côtés de Françoise Sirois et de Madeleine Bélec, deux enseignantes remarquables au secondaire, il y a Judith Jasmin, Henry Morgentaler, Lea Robback, Lise Payette, Gro Brundtland, Frédéric Back, Laure Waridel et quelques autres. Des êtres palpitants et généreux qui ont allumé ma flamme et l'entretiennent encore. Chacun à leur manière, ils m'ont fait comprendre que nous sommes tous intimement responsables les uns des autres. Une prémisse éthique enseignée à l'école primaire catholique de mon enfance et que ces mentors ont réactivée. Chacun de nos battements d'ailes a sa répercussion à l'autre bout du monde.

L'avenir nous appartient

J'ai une métaphore bien simple pour illustrer l'engagement comme je le vois : c'est le plaisir de tenir la porte grande ouverte pour celles et ceux qui viendront après nous. On parle souvent de désaffectation de la jeunesse, de l'immobilisme de la société québécoise, d'une société en mal de repères. Honnêtement, je ne vois pas le Québec de 2007 comme une société en perdition. Je le sens en mutation et en recherche. Un brin malade et amoché dans ses valeurs, mais bien plus intéressant qu'il y a quinze ans ! Le mal qui le gruge est occidental. Nous vivons une époque qui réalise enfin qu'elle a fait fausse route en achetant le rêve de l'*Homo oeconomicus*... La suprématie de l'*Homo oeconomicus* sur l'*Homo sapiens sapiens* n'a pas été une bonne nouvelle pour l'humanité... Il nous a fait perdre de vue cette idée fondamentale : nous ne sommes rien d'autre qu'une multitude de liens à protéger, à raffiner, à solidifier. Nous sommes, tous et toutes, interdépendants les uns des autres,

comme de notre environnement et de la terre entière.

Nous vivons une époque de mal-être au cœur d'une société surdéveloppée. Une époque formidable, aussi, parce que beaucoup de gens se réveillent et se rendent compte que ça ne peut plus durer. L'idée du bien commun devient à la mode. L'utopie et l'engagement reprennent du service, autrement. On choisit une cause, on commence à réparer, à prévenir, à s'occuper des gens, à demeurer en état d'alerte. Impossible de continuer à faire comme avant.

Les vingt prochaines années seront difficiles et passionnantes. Il y aura des urgences à régler, des priorités sur lesquelles s'entendre et des fossés à combler. Nous devons trouver un moyen de rapprocher les générations, de repenser vraiment la consommation et les formes d'énergie, et surtout réinventer l'art de conjuguer nos différences culturelles et nos similitudes humaines. Il faudra nous surpasser dans l'exploration des manières de vivre ensemble. Il nous faudra s'entendre sur des valeurs civiques communes. Et les porter avec fierté. Nous devons nous concerter, nous entraider, nous mobiliser pour que le plus grand

nombre de nos concitoyens soient actifs et se sentent utiles au plan social. Et, par-dessus tout, il faudra favoriser les échanges culturels. Le Québec de demain ne ressemblera plus jamais à celui d'hier.

Une chose est claire pour moi : nous devons apprendre davantage les uns des autres, partager nos savoirs et nos savoir-faire. Mais nul doute que c'est la qualité du lien social que nous allons réussir à tisser qui sera le vrai gage de notre équilibre comme société. Le Québec a tout ce qu'il faut pour croire en ses forces vives et inventer son avenir. Plus les liens sociaux seront (mé)tissés serrés, plus nous aurons de chances de résoudre harmonieusement et intelligemment nos problèmes de société.

En terminant, j'aimerais saluer le travail entrepris par l'Institut du Nouveau Monde depuis quatre ans pour stimuler le renouvellement des idées porteuses d'avenir. Il faut saluer son inventivité pour accélérer la formation de citoyens responsables et l'émergence de nouveaux leaders engagés. Informer, débattre, proposer, voilà un peu la devise de l'INM. Trois verbes d'action qui militent en faveur d'une prise de conscience éclairée et agissante. Ce qui me fait bien plaisir. ✎

Suggestion de lecture



Jacques T.
Godbout
Le langage
du don

Le langage du don

Jacques T. Godbout

Fides

Donner en faisant confiance qu'on ne se fera pas avoir, c'est la base de toute société. S'il n'y a pas cette confiance, il n'y a pas de société possible. C'est la lutte contre le déterminisme, contre la nécessité. » Tu n'aurais pas dû, ce n'était pas nécessaire », dit-on à celui qui nous offre quelque chose, libérant ainsi l'acte de l'ordre de la nécessité [...]. Le don s'oppose aux systèmes mécanistes et déterministes pour se rapprocher de la vie.

Au cœur de

PROGRAMME DES RELATIONS INTERCULTURELLES 2007 - 2008

17 octobre 2007, de 9 h à 12 h

Les conceptions de la maladie mentale selon les cultures

Célia Rojas-Viger, Médecin, M. Sc. en Santé communautaire, Ph. D. en Anthropologie, chercheure et enseignante à l'Université de Montréal

Les conceptions de la santé mentale véhiculées par la société plurielle québécoise ne sont pas universelles. Ainsi, les perspectives d'intervention actuelles demeureront inadéquates tant qu'on ne sera pas familier avec les conceptions présentes dans les différentes cultures des minorités ethniques. Comment certaines d'entre elles se représentent-elles la santé mentale? Quelles approches privilégient-elles pour maintenir ou soigner leur santé mentale? Comment ajuster l'intervention pour inclure ces spécificités?

7 novembre 2007, de 9h à 12h

L'adaptation du rôle parental en situation d'immigration

Louise Bérubé, M. Sc. en Service social, Ph. D. en Andragogie

Premier agent socialisateur, le parent-immigrant est un acteur central dans le processus d'intégration sociale des enfants. La capacité des parents de trouver un équilibre entre ouverture à la société d'accueil et continuité identitaire est déterminante pour le maintien de la santé mentale de la famille et le développement des enfants. Cet atelier vise à enrichir la compréhension du vécu migratoire des parents immigrants et à mettre en évidence la complexité et l'ampleur de leur tâche d'adaptation, en vue d'ajuster l'intervention à leurs besoins spécifiques. En fonction de quatre profils d'adaptation du rôle parental, il permettra de cerner les éléments contextuels, familiaux et personnels qui favorisent la réussite de ce processus ou qui lui nuisent, à différents moments clés de son déroulement dynamique. Ce cadre d'analyse ouvrira la discussion et les échanges sur les cibles d'intervention prioritaires dans une perspective de prévention.

12 décembre 2007, de 9h à 12h

L'impact de la guerre et de la violence organisée sur les enfants

Marian Shermarke, chargée de cours en Travail social à l'Université McGill et Marie-Claire Rufagari, formatrice au SEIIM

Du fait de leur expérience récente dans un pays en guerre et de l'immigration qui s'ensuit, les enfants qui ont connu la violence organisée et la torture rencontreront des défis supplémentaires dans leur processus d'adaptation à un nouveau pays. En tant qu'intervenant du pays d'accueil, il est nécessaire de pouvoir comprendre le vécu migratoire de ces enfants et de se familiariser avec les concepts de violence organisée et de torture pour mieux intervenir à leur arrivée. Quels impacts ces événements exercent-ils sur la famille et la santé mentale? Comment soutenir ces enfants et adolescents pour favoriser leur intégration au pays d'accueil?

L'Association canadienne pour la santé mentale

Filiale de Montréal

4 février 2008, de 9h à 12h

Les représentations sociales du suicide dans différentes cultures

Witnise Mereus, Ph. D. en Psychologie communautaire

La psychologie et l'anthropologie tentent depuis quelques années d'éclairer le phénomène des actes suicidaires et de définir les liens possibles entre le suicide et la culture. Comment le suicide est-il représenté d'une culture à l'autre et quel message envoie-t-il? En regard des différentes considérations culturelles, quels sont les facteurs à examiner afin de mieux prévenir le suicide?

19 mars 2008, de 9h à 12h

L'Art-thérapie pour composer avec la migration

Pascale Annual, art-thérapeute et spécialiste de l'interculturel

L'Art-thérapie est une méthode de soins consistant à créer les conditions favorisant l'expression subjective et le dépassement des difficultés personnelles par le biais d'une stimulation des capacités créatrices. Outil d'accompagnement efficace, elle permet, entre autres, l'expression de pensées et de sentiments, en complément à ce qui peut être dit par les mots. Cet atelier pratique permettra d'illustrer comment l'art-thérapie peut favoriser l'émergence de cette communication. Il permettra en outre d'explorer les applications possibles de cette approche qui encourage le partage bidirectionnel d'expériences entre les intervenants et leurs clientes issues de l'immigration.

23 avril 2008, de 9h à 12h

Les accommodements raisonnables dans les services sociaux

Danièle Gratton, psychologue et anthropologue, formatrice en interculturel pour les Agences de santé et de services sociaux de Montréal et de Laval

L'accommodement raisonnable interpelle de plus en plus les gestionnaires et les intervenants des secteurs de la santé, des services sociaux et de l'éducation. Trop souvent confondue avec la notion d'adaptation, elle est aussi trop réduite à ses aspects religieux et culturels. Qui plus est, une incompréhension de cette notion peut parfois engendrer diverses réactions d'incompréhension et un sentiment d'iniquité, tant chez les personnes issues de la société d'accueil que chez les immigrants. Ces perceptions risquent d'exacerber la stigmatisation et de faire obstacle à l'intégration des minorités culturelles. Quels impacts la décision d'avoir à refuser une demande d'adaptation peuvent-ils exercer sur l'équilibre psychologique d'un client ou d'un intervenant? Quel est l'impact du processus juridique inhérent aux accommodements raisonnables sur ces personnes? Quelles conséquences les adaptations consenties peuvent-elles avoir sur l'ensemble des utilisateurs de ces services publics lorsqu'elles sont perçues comme « déraisonnables »?

POUR VOUS INSCRIRE

**Veillez communiquer avec
Valérie Coulombe**

FRAIS D'INSCRIPTION (par participant)

MEMBRE:

**Organismes communautaires: 10\$
Organismes publics: 15 \$**

NON-MEMBRE: 30 \$

COORDONNÉES

**Association canadienne pour la
santé mentale – Filiale de Montréal**

**847, rue Cherrier, Bureau 201
Montréal (Québec) H2L 1H6**

(514) 521-4993

acsmmtl@cooptel.qc.ca



Devenez membre de l'Association et recevez gratuitement le magazine Équilibre

Créée en 1979, la filiale de Montréal de l'Association canadienne pour la santé mentale est un organisme à but non lucratif qui œuvre à la promotion de la santé mentale et à la prévention de la maladie.

L'ACSM-Montréal représente un lieu de discussion et de concertation pour les personnes et les groupes concernés par la santé mentale. Elle travaille également à favoriser le dialogue entre les réseaux communautaire et institutionnel afin de permettre une meilleure connaissance mutuelle, d'échanger leurs différentes approches et expertises pour susciter des collaborations autour de projets concrets. De concert avec ses partenaires, l'ACSM-

Montréal se positionne face aux décideurs en vue d'influencer les politiques sociales et d'améliorer les services de santé mentale.

Votre appui permettra à l'Association de mieux sensibiliser la population, de travailler à modifier les politiques sociales reliées à la santé mentale et d'aider les personnes aux prises avec des difficultés d'ordre émotionnel.

En devenant membre, vous pourrez participer aux différentes activités de l'Association telles que : sounpers-causeries, conférences, colloques, assemblées générales, etc. En outre, vous recevrez notre magazine Équilibre et serez avisé(e) de nos publications.

<input type="checkbox"/> Je désire adhérer à la Filiale de Montréal de l'ACSM.		
Nom :		
Organisme (s'il y a lieu) :		
Adresse :		Ville :
Code postal :	Tél. (rés.) :	Tél. (bur.) :
Occupation :		
Courriel :		
S.V.P. faire votre chèque à l'ordre de l'ACSM, filiale de Montréal		
Membership au nom de :		<input type="checkbox"/> Individu
		<input type="checkbox"/> Organisme
<input type="checkbox"/> Entreprise à but lucratif : 50 \$		
<input type="checkbox"/> Organisme public : 40 \$		
<input type="checkbox"/> Ressource communautaire : 35 \$		
<input type="checkbox"/> Personne rémunérée : 35 \$		
<input type="checkbox"/> Personne non rémunérée et étudiant : 20 \$		
<input type="checkbox"/> Don additionnel ____ \$		<input type="checkbox"/> Reçu (pour don seulement)

ACSM-Montréal • 847, rue Cherrier, bureau 201 • Montréal (Québec) • H2L 1H6 • Tel.: (514) 521-4993 • Téléc.: (514) 521-3270

Commandez vos publications de l'Association

Publications	
Bon de commande (Frais de poste inclus dans les prix)	Prix
Répertoire	
<input type="checkbox"/> Répertoire des ressources de santé mentale du Montréal métropolitain, 9 ^e édition	28.00 \$
Actes de colloques et séminaires	
<input type="checkbox"/> L'homophobie à l'école: en parler et agir, actes du colloque du 18 octobre 2002, 84 p.	15.00 \$
<input type="checkbox"/> Parentalité gaie et lesbienne: famille en marge? 1 ^{er} et 2 mars 2001, 129 p.	16.50 \$
<input type="checkbox"/> Imagine (sans)cent maisons, 27 septembre 2001, 61 p.	16.50 \$
<input type="checkbox"/> Crise de société... recherche de sens, 10 mai 2001, 123 p.	14.50 \$
<input type="checkbox"/> Jeunesse et santé mentale: état de la situation et perspectives chez les 12-18 ans, 6 mai 1999, 171 p.	12.50 \$
<input type="checkbox"/> Un tissu social en santé pour prévenir le suicide, 7 mai 1998, 142 p.	12.50 \$
<input type="checkbox"/> Hébergement, logement et santé mentale: perspectives d'avenir, 16 avril 1998, 53 p.	7.50 \$
<input type="checkbox"/> Famille et qualité de vie des gais et lesbiennes, 6 mars 1998, 129 p.	8.50 \$
<input type="checkbox"/> Vivre en santé mentale dans la communauté, une responsabilité à partager, 5 mai 1997, 208 p.	7.50 \$
<input type="checkbox"/> Sortir ses couleurs, actes des 29 mai et 24 juillet 2004 et du 18 mars 2005	15.00 \$
<input type="checkbox"/> Brochures Comprendre la diversité sexuelle et Pour un environnement professionnel accueillant	5.00 \$
Guides	
<input type="checkbox"/> Carrefour communautaire-institutionnel «Un modèle efficace de rapprochement des réseaux», mai 2004, 83 p.	12.50 \$
<input type="checkbox"/> Guide jeunesse scolaire «Ma vie, c'est cool d'en parler», 2004, 75 p.	15.00 \$
<input type="checkbox"/> Guide jeunesse scolaire «My life : It's Cool To Talk About It!», 2004, 75 p.	15.00 \$
<input type="checkbox"/> Guide jeunesse communautaire «Ma vie, c'est pas fou d'en parler», août 2001, 60 p.	12.50 \$
<input type="checkbox"/> La maladie mentale: un guide régional destiné aux familles, 4 ^e édition 2003, 82 p.	8.50 \$
<input type="checkbox"/> (Également disponible en anglais, 76 p.)	8.50 \$
<input type="checkbox"/> Stress et burnout - Outil d'intervention et de formation, (3 ^e impression), avril 1994, 225 p.	22.00 \$
Magazine Équilibre	
<input type="checkbox"/> Pharmacologie et santé mentale: Hiver 2006, Volume 1, Numéro 1	15.00 \$
<input type="checkbox"/> La fatigue d'Être intervenant: Printemps/Été 2006, Volume 1, Numéro 2	15.00 \$
<input type="checkbox"/> Conciliation famille-travail: Automne 2006, Volume 1, Numéro 3	15.00 \$
<input type="checkbox"/> Relations interculturelles: Hiver 2007, Volume 2, Numéro 1	15.00 \$
<input type="checkbox"/> Travailler au bien commun: Été/Automne 2007, Volume 2, Numéro 2	15.00 \$
TOTAL	\$
Ci-joint un chèque au montant de _____ \$ à l'ordre de : ACSM-FILIALE DE MONTRÉAL, 847, rue Cherrier, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1H6. Téléphone : (514) 521-4993; télécopieur : (514) 521-3270.	
Nom :	
Organisme (s'il y a lieu) :	
Adresse :	Ville :
Code postal :	Tél. :

À l'intention des auteurs

Toute personne intéressée à soumettre un article au magazine Équilibre est invitée à le faire en tenant compte de la procédure et des règles de présentation suivantes :

- Le texte soumis ne doit pas excéder 3500 mots à double interligne et il doit être rédigé à l'aide du traitement de texte Word, enregistré en format [.doc] ou [.rtf]. Les citations doivent être accompagnées du nom de l'auteur et de l'année de publication du texte cité.
- Chaque auteur est responsable du contenu de son article. Toutefois, les textes publiés dans Équilibre doivent tous faire l'objet d'une évaluation et être approuvés par le Comité de rédaction.
- Le texte sera acheminé à l'Association par courriel, en pièce jointe ou par courrier sur une disquette. Un accusé de réception sera envoyé à l'auteur pour lui indiquer que nous avons bien reçu sa correspondance.

Adresse de la rédaction

Cathy Bazinet, Directrice des communications

Association canadienne pour la santé mentale – Filiale de Montréal

847, rue Cherrier, bureau 201
Montréal (Québec) H2L 1H6
Courriel : acsmmtl@cooptel.qc.ca

À venir dans Équilibre

- Santé mentale et Internet ou « la médecine branchée »
- Culture et santé mentale
- Vieillir en santé mentale

Prochain numéro Les émotions

Date de tombée :
Décembre 2007

Depuis l'Antiquité, philosophes de tout acabit se sont intéressés aux émotions et aux passions du genre humain. Certains pour exhorter l'humanité à les maîtriser afin d'atteindre la paix de l'esprit. D'autres estiment que les émotions sont source de créativité et que rien de grand ne s'accomplit sans elles. Comment résoudre cette apparente contradiction ? Faut-il dominer nos émotions, les cultiver, s'en distancier ?

Si le débat n'est guère nouveau, il est toujours aussi d'actualité. Objet d'investigations multiple, aussi bien par le champ scientifique que philosophique, on tente de percer

le mystère de la pensée morale, de cette forme d'intelligence que l'on qualifie « d'émotionnelle ». Selon Scheler (1913–1916) « c'est uniquement par les émotions que l'on peut accéder aux valeurs ». L'émotion ne serait donc pas un accident, ni un désordre mais une façon d'entrer en rapport avec les choses et les autres.

Dans son opuscule *Esquisse d'une théorie des émotions*, Sartre traite d'ailleurs l'émotion comme une manière d'aborder le monde et il propose de définir l'émotion non comme un simple mécanisme affectif mais comme un « mode d'existence de la conscience ».

Commandez nos anciens numéros

Coût: 15 \$ (frais de poste inclus)



Pharmacologie et santé mentale

Volume 1, numéro 1
Hiver 2006



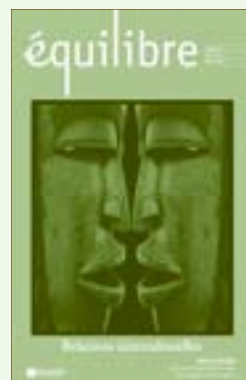
La fatigue d'Être intervenant

Volume 1, numéro 2
Printemps/Été 2006



Conciliation famille-travail

Volume 1, numéro 3
Automne 2006

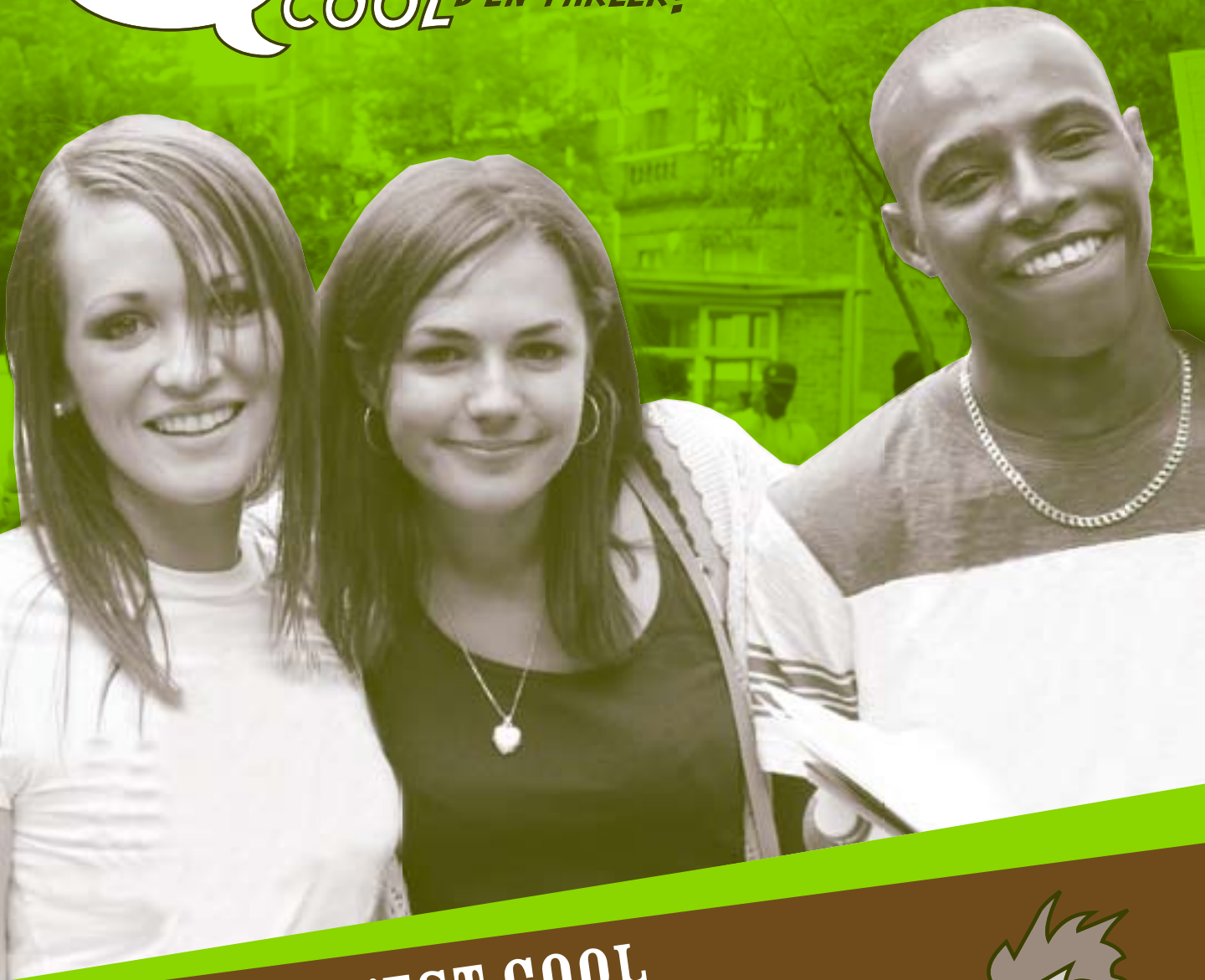


Relations Interculturelles

Volume 2, numéro 1
Hiver 2007

Promotion et prévention en santé mentale

MA VIE, C'EST COOL D'EN PARLER!



MA VIE, C'EST COOL D'EN PARLER!

UN GUIDE PÉDAGOGIQUE SPÉCIALEMENT CONÇU
POUR OUTILLER LES JEUNES DE 12 À 18 ANS
AFIN QU'ILS PUISSENT MIEUX GÉRER LEUR SANTÉ MENTALE
ET MAINTENIR UN BON ÉQUILIBRE PERSONNEL.



Le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport ainsi que le ministère de la Santé et des Services sociaux appuient ce programme.

« UNE SIMPLE LECTURE NOUS EN RÉVÈLE TOUTE LA RICHESSE. VOILÀ UN INSTRUMENT PÉDAGOGIQUE QUI SOUTIEN CONCRÈTEMENT LES INTERVENANTS EN MILIEU SCOLAIRE ! »
Danielle Roy, psychologue et personne-ressource, Service régional de soutien et d'expertise – Psychopathologie, Commissions scolaires francophones – Région de Montréal

« THIS FOLDER PROVIDES EXCELLENT ACTIVITIES AND STRATEGIES FOR INTERVENTION WITH ADOLESCENTS. OUR TEACHERS AND PROFESSIONALS ARE ALWAYS WILLING TO IMPLEMENT THIS PROGRAM. »

A. Lacroce, Director General, English Montreal School Board

**UN DEUXIÈME GUIDE S'AJOUTE À LA CAMPAGNE!
BIENTÔT DISPONIBLE**

ASSOCIATION CANADIENNE
POUR LA SANTÉ MENTALE
FILIALE DE MONTRÉAL

Distribué gratuitement dans toutes les écoles secondaires de l'Île de Montréal lors de la rentrée scolaire.

VOUS N'AVEZ PAS REÇU LE GUIDE DANS VOTRE ÉCOLE? Nous faisons parvenir un guide à toutes les ressources psychosociales de votre école, ainsi qu'à la direction et aux comités de parents. À cet égard, consultez vos collègues. Vous pouvez vous procurer en tout temps un exemplaire à l'ACSM-Montréal au coût de 15\$ frais de poste inclus.